PANEGYRIQVE

AV

ROY HENRY IIII.

PAR

M. G. IOLY ADVOCAT
EN LA COVR DE
Parlement.

BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE

A PARIS,
Par Mamert Patisson Imprimeur du Roy.

M. D. XCIIII.

A

MONSEIGNEVR HENRY DE LA TOVR, Duc de Bouillon, Prince souuerain de Sedan, Iamais, Raucourt, Viconte de Turene, Conte de Braine, & de Montfort, Mareschal de France, capitaine de cent hommes d'armes des ordonnances du Roy, & premier gentilhomme de sa chambre.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

MONSEIGNEVR, *Ayant esté requis de reuoir, & republier le Panegyrique du Roy, que ie vous auoy addressé estant à Chaalons, i'ay pensé que ie le pouuoy faire fort à propos maintenant que toutes les bonnes villes, voire tout le Royaume est comblé de ioye, & d'ardeur de faire retentir iusques au Ciel les louanges de sa Maiesté. Ausquelles ores que ie recognoisse qu'il faudroit bien vne autre trompe-*

te que la mienne pour les entonner, toutesfois voyant que personne d'entre ceux qui ont l'haleine plus forte, & l'esprit plus solide, ne s'est encor aduancé de r'encherir sur moy, i'ay estimé que ie ne pouuoy refuser de remettre la main à mon ouurage: & que, comme il est des plus hauts qu'on puisse entreprendre, il meritoit bien aussi d'estre repoli plus d'vne fois. Ce qui me l'a faict reformer, &, par maniere de dire, refondre en telle sorte, qu'il semble tout nouueau, sauf que ie ne luy ay point voulu oster la prerogatiue de son premier temps. Pource que beaucoup de choses qui sont aduenues depuis, ayans esté des-lors anticipees & predites, ont encores plus de lustre & d'emphase, que si elles auoient esté dites apres qu'elles ont esté manifestees aux plus incredules. Et quant à celles qui n'ont point esté touchees, pour l'impossibilité de tout entasser ensemble, elles pourrõt seruir d'attẽte pour la suite d'vn second discours, & peut estre d'vn troisiesme, auec la nouuelle matiere que sa Maiesté nous fournit amplemẽt tous les iours. Ioint qu'vn Panegyrique n'est pas vne histoire, mais vn relief, ou rehaussemẽt de quelques notables parties d'icelle, & des excellẽtes mœurs & vertus des grands personnages, qui surpassent le commun des hõmes, & qui partant doiuẽt estre glorifiez, tãt pour l'amour d'eux-mesmes, que pour l'honneur & l'exemple du public. Et neantmoins ie ne doute point, que pour

auoir faict ce deuoir, ie n'encoure la reprehension de beaucoup d'enuieux, & de quelques censeurs, qui ne sçauent que mordre, & reprendre les labeurs d'autruy sans rien oser entreprendre. Les vns diront ce qu'on dit iadis à celuy qui vouloit loüanger Hercules, Et qui est-ce qui le peut blasmer? Cela certes est indubitable, mais il n'y a que trop d'insensez & de forcenez qui y ont attenté à tort & à trauers. Les autres bruiront que ceste matiere de loüanges est insolite, & plus propre à flater vn Prince, qu'à l'honorer, ou faire reuerer de ses subiects: ausquels on pourra respondre qu'ils vsent à contre-poil du mot de flaterie. Car il faut appeller flateurs ceux qui applaudissent aux vices, & non pas ceux qui magnifient les vertus, & qui leur donnent leur propre nourriture, qui est la loüange: n'y ayant rien qu'elles ayment tant, ne qui les face tant fructifier, que quand elles en sont bien arrousees. Aussi ne peut on nier que l'honneur ne soit le plus riche thresor, la plus grande conqueste, & le plus superbe triomphe que les Princes puissent acquerir en ce monde. Qui est la raison pour laquelle Alexandre le Grand estimoit Achille le plus heureux de tous les humains, pour auoir esté si diuinement illustré sur tous les autres, par son Homere: adioustant que sans cela, le mesme tombeau qui couuroit son corps, eust pareillement enseueli son renom. Ce n'est aussi qu'à

ceux qui ne peuuent rien faire d'honneſte, que les loüanges deſplaiſent: ce n'eſt qu'aux chaſſieux que la clarté nuit: ce n'eſt qu'à ceux qui ſont ſi fols que de ſe preſumer plus ſages que Dieu, & ſi furieux, que de chercher vn autre Roy que celuy qu'il leur a faict naiſtre, ce n'eſt, di-ie, qu'à ceux là d'eſtre esblouis & marris de voir hautement reluire la ſplendeur de leur Roy. Au lieu que les bons ſubiects en ſeront grandemẽt illuminez, n'y ayant point de plus propre moyen de ramener doucement à ſon obeiſſance ceux qui s'en ſont deuoyez, ny de le faire cherir de plus en plus par ceux qui touſiours y ſont demeurez. Et quant aux braues Princes & ſeigneurs, ils participeront aux rayons de ſes honneurs, en ce qu'ils penſeront luy reſembler: les ieunes en ſeront enflammez: les couars reſueillez: & les mauuais piquez de vergongne, recognoiſſans leurs vices par la repugnãce de tant de vertus. Cõme à la verité, Dieu a faict ce Roy tout tel qu'il le falloit ſouhaiter, tel qu'on le peut hardiment propoſer à tous les grands pour vn moule de perfection, vn miroir de valeur, vn exemple de principauté, bref pour vne eſcole de toute grãdeur. Celle des Philoſophes ne leur eſtant point ſi propre que celle des memorables exemples: pource qu'ils ont pour le moins cela de meilleur que les preceptes, qu'ils font paroiſtre par la demonſtration des euenemens, que ce qu'ils enſeignent ſe peut faire, &

comment. Quoy que ce ſoit, Monſeigneur, i'eſpere tant de voſtre courtoiſie & generoſité, que de voſtre part vous ne reietterez point ce labeur, ains que l'approuuant, & faiſant approuuer à voſtre imitation, vous me donnerez courage de continuer ſous la faueur de ſa Maieſté, pour remarquer non ſeulement ſes autres exploicts, mais auſſi ceux des Seigneurs qui l'ont ſerui fidelement au reſtabliſſemẽt de ceſt eſtat. Entre leſquels vous tenez le rang que chacun ſçait, pour vos treſ-hauts merites, deſquels ie ne diſcourray point icy, de peur de m'enſerrer inconſiderement à l'eſtroit d'vne preface, ſur vn ſubiect ſi plantureux qu'il y faudroit bien employer vn autre Panegyrique tout entier. De Paris ce 21. iour de May 1594.

Voſtre treſ-humble
ſeruiteur, G. I.

PANEGYRIQVE AV ROY.

SIRE,

SI voſtre France vous pouuoit exprimer la ioye & cõſolation qu'elle reçoit en ſes trauaux, vous les voyant receuoir de voſtre part d'vne ſi viue alegreſſe, & donner tant de beaux exemples aux grãs & aux petits de les ſupporter: nous ne doutons point qu'elle ne vous redoublaſt le cõtentement que vous deuez auoir en vous meſme, de voir reluire de tous coſtez les eſtincelles de voſtre prouëſſe, magnanimité, ſageſſe, & autres vertus Royales, qui paroiſſent bien plus en ce tẽps orageux, qu'en vne tranquile ſerenité. Mais puis qu'elle ne vous peut faire entendre ce grand aiſe qu'elle ha en ſon oppreſſiõ, de ſe voir ſi hautement defendue par le premier Roy des Rois, & l'aiſné de tous les monarques du monde, qu'elle ſe glorifie d'auoir enfanté

de la treſ-ancienne ſemẽce de ſainct Loys, & allaitté de ſes mamelles : c'eſt aux bons François à vous cõgratuler pour elle, & ſ'eſuertuer à qui pourra mieux honorer les rares graces dõt Dieu meſme a voulu magnifier voſtre Majeſté. Car encore qu'elle ne puiſſe eſtre agrandie d'auantage par aucune eſpece d'hõneurs humains, ſi eſt-ce que, comme il n'y a rien plus agreable à ſa Majeſté celeſte que l'exaltatiõ de ſon nom, nous deuons croire auſſi que vous prendrez en bõne part la decoratiõ du voſtre: & qu'outre ce elle vous accroiſtra la feruente affection que vous portez à tout voſtre peuple. Comme la vertu n'a point en ce monde de plus digne guerdon de ſes labeurs paſſez que la vraye loüange, qui s'acquiert en faiſant beaucoup de biens aux hommes : auſſi n'a elle point de plus poignant aiguillon, pour les continuer à l'auenir, que la recognoiſſance de ceux auſquels le fruict & l'accroiſſement en reuiẽt. Or ne vous ſçauroit-on mieux recognoiſtre que par vous-meſme, ny vous propoſer vn plus digne patron à imiter que le voſtre propre, que nous auons taſché de pourtraire en ce diſcours. Receuez-le donc, SIRE, d'vn œil ſerein, ſ'il vous plaiſt, comme vn vœu conſacré deuo-

tement à voſtre grandeur: en donnant courage à vos bons François de celebrer deſormais, & publier à haute voix les honneurs de leurs Rois.

Les autres nations n'ont anciennement rien eu plus en recommandation, que d'exalter les hommes vertueux de leur temps, iuſques aux ſimples capitaines, par des panegyriques & diſcours honorables, pour animer les autres par leur emulation à ſeruir la patrie. La noſtre n'en a gueres vſé iuſques à preſent, ſe laiſſant paſſer en cela par ceux qu'elle a ſurpaſſez en toute autre choſe. Mais nous auons maintenant vn ſi beau ſubiect de les imiter, en la perſonne du Roy, & tant d'vrgentes occaſions, que ce ſera cy-apres vne ſtupidité reprochable a tout noſtre ſiecle, ſi les bons eſprits ne dreſſent leur plus haut vol à porter ſes loüanges iuſques au ciel: afin d'attirer à luy par ce doux moyẽ les plus reueſches, & les rãger volontairement a ſon obeiſſance. Car qui a-il plus a propos, ou pluſtoſt plus neceſſaire, en tẽps de rebellion, que de perſuader aux ſubiects que leur Roy eſt ſi bõ, ſi grãd, & ſi parfait, qu'ils n'en pourroiẽt trouuer vn tel entre tous les Rois viuans, s'ils eſtoiẽt à leur choix, voire entre tous ceux des

siecles passez, quand ils les pourroiēt faire reuiure? Qu'y a-il plus salutaire, que de leur faire comprēdre qu'il ne leur reuiendra pas moins de profit de luy bien obeïr, qu'a luy de gloire de bien cōmander? Qu'y a-il plus beau que de presenter au Roy vn miroir de ses vertus, auquel il se puisse remirer soy-mesme, & les autres l'admirer: rendant par vn mutuel deuoir le Royaume plus asseuré pour luy, & plus moderé pour eux? Bref, qu'y a-il plus magnifique que de discourir des exploicts dōt l'excellēce soit si eminēte, la multitude si infinie, la verité si euidente, qu'il ne faille point craindre d'y encourir aucun soupçon de flaterie? Car ils ne peuuent estre tāt amplifiez, qu'ils ne soient encore plus amples d'eux-mesmes: pource que c'est plus qu'on ne doit esperer, si on n'obscurcit rien de leur naïfue beauté, tant s'en faut qu'il les faille enduire de fard & d'exquises couleurs. Vray est, que comme toutes les choses grandes sont malaisees, ceste cy l'est tāt, qu'à peine sçauroit on imaginer seulement si sublime eloquēce, si belle grace de bien dire, ou d'escrire, qu'elle y puisse suffire. Principalement en nostre langue, qui n'est encor qu'à son croist, & qui ne peut approcher des anciēnes, qui estoiēt

paruenuës a leur accompliſſement. Auſſi ne veux-ie pas preſumer que mon ſtyle, qui eſt bas, & qui n'eſt encor qu'en ſa verdeur, y puiſſe atteindre. Mais i'eſtime que le ſeul vouloir de biẽ faire és choſes hautes eſt recommãdable, & que les premiers eſſays ne laiſſent point d'eſtre loüables pour eſtre imparfaits: d'autant que le commencemẽt & la perfection ne naiſſent iamais enſemble. Au moins gaigneray-ie ceſt auantage en frayant ce chemin nõ battu, que ie donneray l'argument à ceux qui ſe ſentiront plus ſuffiſans de faire mieux. Ce pendãt ie m'efforceray de ne riẽ auãcer qui ne ſoit Royal, qui ne ſoit auguſte, & quaſi diuin, non par aucune faculté qui ſoit en moy (car il n'y en a point) mais par les choſes meſmes, par des faicts, & par des exemples auſſi notoires à chacun, que pleins de merueilles. Deſquels toutesfois ie ne choiſiray que certains poincts, en commençant au temps de ces derniers troubles ſeulement, pource que ſi ie les vouloy parcourir entierement, ie n'y trouueroy ne fonds ne riue.

Il n'y a perſonne libre de paſſiõ, qui n'aye peu bien apperceuoir, que ceſt Eſtat ſ'en alloit fondre en vn chaos, ſi la diuine bonté n'euſt faict paroiſtre au beſoin ce grand

Roy, comme vn nouueau soleil, pour escarter les tenebres eternelles qui nous venoiēt enueloper. En quoy faisant elle nous a biē clairement monstré, qu'auec le coup elle donnoit le remede, & qu'elle ne vouloit point enseuelir vn si beau Royaume, ains plustost le renouueler, & faire refleurir plus heureusemēt que iamais. Il est bien certain que tous les Roys partent de la main de Dieu, qui les dōne & fait tels qu'il veut par vne façō incogneue aux hommes: mais cestui-cy en semble estre party visiblement, comme s'il auoit esté exprés enuoyé en terre en ce temps, pour redresser vn tel empire renuersé, & nous deliurer de l'horrible tyrannie qui nous oppresse. Car les autres Rois ne sont point subiets à tant d'encombres & de tracasserīés extraordinaires qu'il a esté quasi dés sa naissance. Mais cōme les sages peres sont plus seueres à ceux de leurs enfans qu'ils cherissent le plus, le pere commun, qui a touſiours eu son estude fichee sur luy, l'a voulu roidir de bonne heure cōtre toutes sortes d'assauts, pour ouurir vn plus braue champ à sa vertu qu'aux autres, & le signaler par des euenemens innumerables & incroyables, sur tous les Rois qui ont esté sont, & seront à iamais. Il n'y a rien

plus miſerable, ny moins ſecourable, que celuy qui n'a iamais ſenty de miſere : pource qu'il ne peut pas bien gouſter la proſperité, ne ſoulager l'aduerſité des autres, n'ayant point appris que c'eſt de mal par la ſienne. D'où on peut inferer que tous ces trauaux ne luy ont eſté impoſez à ſon commencemẽt, que pour le faire iouïr par apres d'vne plus ſouueraine felicité: & pour l'habiliter à nous garantir, & guarir plus dextrement de tant de continuelles playes que nous ſouffriõs depuis trẽte ans, & qui nous reſtoient à ſouffrir eternellement. De faict, le Roy defunct ne les pouuant en façõ que ce ſoit eſtancher, fut cõtraint de le rappeller pres de luy, ſe ſentant luy-meſme offenſé d'inſupportables atteintes. Et ce rappel ne ſe feit pas par le ſeul iugement du Roy, mais de tous les hommes bien ſenſez, qui preſumoient dés long temps que cela ſe deuoit faire pluſtoſt. Mais il ſemble que ceſte diuine prouidence vouloit faire notoire à chacun, par ce retardement, que le Roy ne luy feroit pas plus d'honneur en le rapprochant de ſa perſonne, qu'il en receuroit de ſecours en ſa derniere neceſſité. Car il ne la rappellé qu'à l'extremité, apres auoir tenté tout autre moyen, & cogneu qu'il n'y auoit

plus que luy qui peut resister desormais à tant d'efforts,& d'orages qui s'esleuoient de toutes parts. Il n'y a si simple marinier qui ne puisse guider le nauire quand la mer est bonace, mais quād la borrasque s'éleue, emportant çà & là le vaisseau sur la mer agitee, alors cognoist-on qu'il n'y a qu'vn bon pilote qui le puisse sauuer. Aussi a-il faict reluire sa maistrise admirable, aussi tost qu'il a empoigné le timon de cest Estat froissé, r'allumant l'ardeur des bons François, qui sembloit estre amortie. Car ils ne pouuoiēt mieux fonder leur esperance, qu'en celuy qu'ils remarquoient n'estre pas seulement comblé de toutes les perfectiōs auantageuses, qu'on a veu separément estinceler és autres grans Princes, mais les surpasser tous, d'autant qu'ils ont surpassé les personnes priuees, comme s'ils estoiēt tous assemblez en vn, & tous resuscitez en luy. Et vrayement nous deuons prendre aussi ces remarques, que ie poursuiuray maintenant par le menu, pour arres infallibles de la grandeur de son regne, & nous asseurer que c'est sous ce Roy, & non sous autre, que nous deuons attendre le retour de l'âge doré, que beaucoup de presages nous ont promis, apres que nous aurons esté assez espurez par le feu,

feu, par le fer, & par tous les tourmens que nous pourchaſſons à nous meſmes. C'eſt ſous ce Roy que les vertus banniront les vices, que l'ordre chaſſera le deſordre, la lumiere les tenebres, que nos amertumes ſeront changees en douceurs, nos malheurs en beatitudes, la longue guerre en vn certain repos. La force des loix reuerdira ſous luy, la nobleſſe florira, la fermeté des iugemens ſeſtablira, l'authorité des Cours ſe maintiendra. La pieté retournera à la religiõ, l'hõneur aux magiſtrats, la ſeureté aux hommes, la culture aux champs. Les maris & les peres ſeront deſormais aſſeurez de leurs femmes & de leurs enfans, les ſeigneurs de leurs biens, les païſans de leur labeur, l'artizan de ſon gain, le marchand de ſon trafic. Le petit reuerera le grãd, & ne le craindra plus, le grand precedera, & ne mépriſera plus le petit : l'honneur ſuiura les bons, la punition les meſchans, remettant chacun au train de ſon deuoir, de franche volonté, ou de neceſſité. Loüez doncques Dieu, bien-heureux François, de n'auoir plus des meres & des mineurs pour Rois, mais vn Roy plein de force, vn Roy participant de la verdeur de la ieuneſſe, & de la meureté de la vieilleſſe. Loüez-le d'auoir

vn Roy qui vous aime plus que soy-mesme, qui ne desire viure que pour vous tirer de captiuité, vn Roy tresbon, tres-vaillant, tres-triomphant, & digne de l'Empire de tout l'vniuers. Loüés-le encor pour la troisiesme fois, d'auoir vn tel Roy d'entre vous mesmes, qui ne vient point regner sur vous par les fureurs d'vne multitude mutinee, ny par les faueurs de la fortune aueuglee. Car on ne peut pas attribuer au cas fortuit ce que son origine descendue de tant de grans Rois, luy auoit de long temps appresté. C'est vn haut don de Dieu d'estre venu au monde en vn tel rang, & d'vn tel sang, que d'auoir apporté la couronne en naissant: mais de l'auoir encore meritee deuant que d'y toucher, de s'estre eleué par tant d'heroïques exploicts, d'auoir rempli tout l'vniuers de son renom, & de s'estre faict plus notable ne pouuant estre plus noble, c'est s'en rendre digne doublement, & honorer plustost la monarchie que d'estre honoré par elle. Que si nous voulons considerer par ordre, comme nous deuons, ses principales parties, par où commencerons nous plustost que par la prudence? La prudence, qui est le fondement de toutes les vertus Royales, est la mere de toutes ses actions, &

Sa prudence, vinacité.

la racine de ses autres perfections. La viuacité de son esprit est si prompte, qu'il n'y a rien si clos & couuert qu'il ne puisse soudain penetrer, ne si douteux dont il ne se puisse resoudre sur le champ. Sa vigilance passe encor sa viuacité. Sa prouidence est vn œil tousiours ouuert, vn arc tousiours tendu, vne sentinelle tousiours au guet, regardant à tout de tous costez, & y apposant les precautions & preseruatifs auãt le coup, & apres les remedes conuenables. Car il ne s'amuse point à des discours imaginaires & contemplatifs, il vise droit aux occurrences des euenemens, des personnes, & des choses mesmes, lesquelles doiuent donner iugemẽt aux hommes, & non les hommes aux choses. Et neantmoins il ne se contente pas d'auoir ce premier degré de prudence, qui est d'auiser de soy-mesme ce qui est expedient, s'il n'y ioint encore le second, qui gist en l'attention, docilité, & volonté d'estre aduerti & conseillé par les autres, & à deferer benignement à leurs aduis. Car cõme c'est vne chose tres-heureuse au souuerain, de ne pouuoir estre contraint en rien qui soit : aussi est-elle tres-pernicieuse de ne pouuoir estre persuadé en aucune chose, & de ne pouuoir ployer son cœur. Il

vigilance, prouidence, & docilité du Roy.

n'a pas si tost pris la couronne, qu'il en a fait esclatter des rayõs de son adresse & sagesse, non seulement en ce qu'il a soudain r'allié tous les officiers d'icelle, & tous les seruiteurs du feu Roy, encore que plusieurs luy eussent esté contraires: mais en ce qu'il les a embrassez sans fictiõ, & qu'il les a aussi tous embrazez d'vne deuotion tres-ardante à son seruice. Puis voyant l'estat tout debiffé, il a voulu commencer sa guarison, comme le sage medecin, par le diuertissement des causes, en y appliquant plustost le lenitif & restreintif, que le fer & le cautere, en chassant la guerre, & cherchant la paix. Mais apres auoir cogneu que tout respect estoit perdu, que tout accés estoit clos au droict, à l'equité, à l'humanité, le peuple estãt atteint d'vne rage de se perdre, & ceux qui ne pouuoient subsister sans la sedition, l'attisans de plus en plus, mettans tout en feu & en proye, renuersans toutes choses humaines, & se moquans des diuines sous vn masque de religion, il s'est tellement comporté en cest effroyable tumulte, qu'il semble que Dieu l'a conduit ainsi que par la main. Il a si dextrement diuerti & rompu les armees Françoises qui suiuoient les chefs mutins, qu'ils se sont veuz en peu de temps aban-

donnez,& cõtraints de se donner eux-mesmes en proye à d'autres voleurs d'estat plus puissans qu'eux. Que si on veut examiner ses deportemens de plus pres,on pourra dire hardiment qu'il n'a pas seulement donté les hommes, mais par maniere de dire, surmonté par sagesse & patience les astres,qui sembloient s'opposer à luy par leurs malignes influences.On nous auoit preaduertis de loin des menaces qu'ils nous faisoient: pource que nous estions arriuez à vne constellatiõ semblable à celle de la guerre ciuile des Romains d'entre le peuple & la noblesse, laquelle fut soustenue par Pompee: mais la suffisance de leur conducteur & du nostre s'est trouuee bien differẽte.Les mouuemens du chef ne doiuent point estre guidez par l'armee, ains l'armee par le chef. Pompee se laissant emporter à son exercite, perdit en vne iournee, & par vne chaleur trop impatiente, la forme de l'estat d'alors, que la Fortune auoit pris plaisir de bastir,& mille grans capitaines de soustenir au prix de leur sang, par l'espace de sept cens ans. Mais nostre Roy a si bien commandé aux siens, qu'il a cõmencé de restablir le nostre lors qu'il tõboit desia par terre:mõstrãt euidemment que ceste Fortune tant redoutee

de tous les autres, n'a pas grande force sur vn bon chef de guerre, ains que le bon sens & la raison la maistrise. Aussi la science militaire luy est-elle si naïfue, qu'elle semble luy auoir esté supernaturellement infuse par vn diuin instinct, & puis apres parfaitement r'affinee par vn endurcissement cõtinuel de toute sa ieunesse. Il a faict son apprentissage sous luy-mesme, & commencé à esclorre des chef-d'œuures guerriers au temps que les autres Princes ne suiuent pas encor les armees. Il a plus de fois choqué l'ennemi, que les simples gendarmes. Il en a plus emporté de victoires, que les autres n'ont quasi veu de batailles. Il a encor deffaict maintefois des armees sans combatre, qui n'eussent peu estre vaincues en combatant, tant soit valeureusement. En somme, il n'a rien laissé passer de signalé, où il ne se soit trouué present, & cõmandant, & tout ensemble executant en personne, faisant si bien tous les deuoirs de guerre, qu'il en a espuisé tous les stratagemes, & compris entierement tous les plus rares secrets. Par cest vsage aussi merueilleux qu'assidu il a acquis vne telle tolerance des labeurs militaires, qu'il semble qu'il se soit remparé d'vn corps de fer, & d'vn cœur d'acier

Son experience & science militaire.

Sa tolerance des labeurs militaires.

pour les ſupporter. Car ſon corps ne peut eſtre laſſé, ny ſon eſprit aſſouui d'aucune peine. On dit qu'Alexandre le grand eſtoit ſi diſpoſt & remuant, que d'aller ſouuent à pied auec ſon armee, ſautant & deſſautant en chemin ſur vn chariot pour ſexercer. Noſtre Roy ne peut nō plus ceſſer, & comme ſi la fatigue de la guerre, qui accable les autres, ne luy pouuoit ſuffire, il y accouple ordinairement celle de la chaſſe. De ſorte qu'il ſe refait du trauail par le trauail meſme, ou par le changement d'vn trauail à l'autre. Comme ſi ce que nous appellons labeur aux autres, n'eſtoit que quelque vigueur celeſte, exempte de tout ſentiment de laſſitude en luy: ainſi qu'aux corps ſuperieurs qui tournoyent ſur nos teſtes ſans repos. La force des plus rudes ſaiſons ne le peut forcer, ne deſtourner de pourſuiure les faicts d'armes alors meſme que les beſtes ſe muſſent en leurs tanieres, pour euiter l'iniure de l'air, & que les autres guerriers hyuernent, ou ſe cachent des ardeurs inſupportables. Il n'y a tempeſte, glaçons, ny frimaz qui l'empeſchēt de ſieger. Il porte auſſi aiſément le froid que le chaud, & le chaud que le froid, la pluye que le beau temps, la cuirace que le pourpoinct. Quāt

à dormir & veiller, autant luy eſt la paillace que le lict, le bruit que le ſilẽce, le iour que la nuict : ne repoſant que quand il luy reſte du temps, tout tel en cela que fut Annibal iadis. On l'a veu maintesfois quand quelque entrepriſe l'a preſſé, chaſſer de ſes yeux le ſommeil tout le long des nuicts, & en toute extremité ſommeiller bréuement à cheual, eſtant ſouſtenu par vn gentilhomme ou deux approchez de ſes coſtez. De ſorte qu'à peine ſe trouueroit-il vn ſubiect entre cent mille qui vouluſt, ou peuſt patir tant que luy : mais ce que les autres appellent meſaiſe & tourment, ne luy eſt que plaiſir & paſſe-temps. Ce qui fait que chacun l'admire, que le ſeigneur le reuere, le gendarme l'honore, le ſoldat le deſire, l'eſtranger le loüe, que tous enſemble le cheriſſent plus que leur œil, & l'aimẽt plus que leur ame. Qu'ils font plus de cas de ſes cõmandemẽs que de leur vie, quãd ils voyent qu'il ne leur donne pas tant de peine & de ſoin qu'il en prend pour ſoy-meſme, aimãt mieux faire les choſes difficiles & dangereuſes, que les cõmettre aux autres. Quand ils le voyẽt en perſonne coſtoyer l'ennemi, recognoiſtre vne breche, dreſſer vne eſcarmouche, prendre le champ de bataille, ordonner

donner les rangs, animer les combatans, puis entrer le premier aux coups, & en sortir le dernier, se rendant par tout tesmoin oculaire de leur vaillãce,& s'abaissant quasi iusqu'à se faire leur compagnon d'armes. Comme s'il n'estoit Roy que de race, de tiltre, & d'hõneur, & simple capitaine de priuauté, patience,& labeur, tout pareil aux autres, & seulement plus grand en ce qu'il est plus vaillant. C'est à faire au sage chef de conduire doucement ses affaires lors qu'elles sont naurees, & de les presser viuement quand elles guarissent, en prenant aux cheueux l'occasion tandis qu'elle se presente. Il sçait temporiser quand il est requis, mais quand le besoin de diligenter est venu, il n'y a rien plus esmerueillable que l'agilité de ses executions. La diligence de ce grand Cesar, qu'on tenoit pour monstreuse, n'estoit point si soudaine que la sienne. Car il ne semble pas acheminer, mais faire voler vne armee quand il veut, preuenant non seulement le bruit de son arriuee, ains la pensee des hommes, qui est la plus prompte chose qui soit sous le ciel. Tel n'a pas encore imaginé son partement qui le voit, & croit à grand' peine le voir, tesmoin l'assaut & prise des grans faux-bourgs. Au sortir desquels

Sa diligence.

il courut & conquit auſſi toſt plus de pays & de villes de long & de large en cent iournees d'hyuer, que les paſſans n'en euſſét peu trauerſer en ſi mauuais temps. Qui regardera ſa viſteſſe, ne penſera pas qu'il ait fait autre choſe que broſſer chemin, & qui contemplera la multiplicité de ſes exploits, ne penſera pas qu'il ait vſé de viſteſſe. Il deſpenſe tellement ſon loiſir, qu'il ſemble y adiouſter ce qu'il oſte à ſon repos, ſe derobant non ſeulement ſes plaiſirs, mais ſes propres neceſſitez, pour vacquer ſans relaſche aux publiques. De ſorte que ſi on veut ſupputer le temps de ſon regne, non par ſes ans & mois, ains par ſes effets, il ſe trouuera deſia bien long, n'ayant pas laiſſé paſſer vn moment ſterile de loüange. On exalte és anciennes hiſtoires beaucoup de chefs Grecs & Romains, & d'Eſpagnols & Portugais és modernes, pour auoir deffait des grandes troupes aux contrees eſlongnees, de peuples non-aguerris, ou du tout ſauuages, en les ſurprenant en deſordre, & chapelant comme beſtes, ſans faire que peu ou point de reſiſtance. Mais c'eſt moins que rien de ſurprendre & ſupplanter des hommes innocens, & ignorās les tours de guerre, au prix de nos nations, nées parmi le fer

Prouëſſe & vigilāce du Roy & des ſiens.

& les armes. Noſtre Roy a bien d'autres teſtes à combatre, & des ennemis non moins cauts & endurcis, que felons & hardis, leſquels toutesfois ſe trouuent à toute heure auſſi toſt aſſaillis, auſſi toſt deſconfits par les courſes ineuitables, tant de luy que des ſiens, dix deſquels battent cent des autres. Car ils deuiennẽt ſi courageux depuis qu'ils ont eſté vne fois inſpirez des viues eſtincelles de ſes eſprits martiaux, qu'ils volent ſans peur aux coups, comme ſ'ils eſtoient metamorphoſez en effect, auſſi bien quede nom, en dragons acharnez, & reſolus de ne ſe laiſſer vaincre que par la mort ſeulemẽt. Et ne ſont pas ſes paroles, mais ſes exemples qui les font tels. Ils ont touſiours l'œil fiché ſur luy, comme ſur vn patrõ de victoire. Ils ſçauent que la gloire le ſuyt par tout, comme l'ombre le corps: que tous ſes combats ne ſont que trophees, & palmes, & lauriers appareillez. Ils ſe reſouuiennent de l'auoir veu ſouuent ſ'enfoncer aux endroits des meſlees, où les ennemis plus eſpais frapoient plus obſtinément, & là les eſcarter, terracer, & renuerſer de ſes mains, le peril neãtmoins ſe reculant auſſi loing de luy, qu'il le ſuiuoit de pres. Vray Dieu quelle merueille à la rẽcontre d'Arques, de le voir comme vn fou- *Bataille d'Arques,*

& la couronne apparue en l'air à l'instant du conflict.

dre eſclatant à trauers d'vn tonnerre d'harquebuzades, ouurir les bataillons rangez, abattant, foulant, & mettant en route tant de milliers de combatãs! Quel eſtonnemẽt de le voir eſchaufé, ainſi qu'vn lyon parmy des troupeaux craintifs, auſſi preſt de mourir, ſi sõ heure fuſt venüe, que de faire mourir ceux qui luy faiſoient reſiſtance! Et quel rauiſſement de contempler ce-pendant ceſt inſigne miracle du Soleil rayonnant dans les nuës vne couronne ſur ſon chef victorieux, pour honorer ſa vertu, & le deſigner le premier Monarque de l'vniuers! Certainement le ciel a touſiours combatu à veüe d'œil pour luy, l'exaltãt de plus en plus malgré l'effort de tous ſes ennemis. Mais depuis qu'il l'a fait noſtre ſouuerain, il luy a donné des ſignes plus certains de ſa faueur, cõme ſi ceſte monarchie particuliere n'eſtoit qu'vne planche pour l'acheminer à la generale, luy enuoyant auſſi toſt les meſmes augures qu'il auoit iadis octroyez aux premiers fondateurs des Empires vniuerſels de l'Occident & de l'Orient. Les diligens hiſtoriens de l'Empire d'Occident, parlans de ce grãd Auguſte, qui le replanta apres le maſſacre de ſon oncle Iule, ont ſoigneuſement noté, qu'à ſon arriuee à la ville de Rome, troublee

de ce changement, les rayons du Soleil ſarrondiſſans & recourbans eſgalement dans vne nüe panchante ſur ſa teſte, furent veuz luy eſtoffer comme vne couronne, & par là luy annoncer ce grand Empire, duquel il iouït par-apres tranquillemẽt iuſques à ſon extreme vieilleſſe. Qui eſt la meſme façon de couronnement, qui a eſté aſſortie à noſtre Roy, depuis le parricide du defunct, à l'inſtant de ce choc miraculeux d'Arques, qui fut l'acheminement oculaire de ſes ſuccés, & le renuerſement de ceux de ſes ennemis. L'hiſtoire de l'Empire d'Orient a remarqué, que lors que Conſtantin le grand, qui l'a enté ſur la nouuelle Rome, liura la plus celebre de ſes batailles à Maxence, on apperceut en l'air des hommes armez à la guiſe des ſiens, qui tournoient en fuitte des legions oppoſees. De meſme les meteores, qui nous effrayoient par le paſſé de cometes prodigieuſes, nous ont repreſẽté en maints lieux de ce Royaume, les enſeignes de noſtre Roy deployees en l'air. Nous y auons veu des guerriers celeſtes montez ſur les pointes des nües, portans ſes eſcharpes, foudroyans des eſcadrõs pareils à ſes ennemis, & les faiſans eſuanouïr en fumee. Acceptez SIRE, les preſages qui vous promettent la

Combats apparus en l'air.

seigneurie de la terre, comme à ces Monarques qui ont autrefois dominé la plus-part des nations. Car encore que les effects ne paroissent pas si tost que les signes, si est-ce qu'ils ne se dementent iamais. Iamais les Princes voisins ne furent moins belliqueux que maintenant, ny plus caducs, & toutesfois plus hargneux, presomptueux, & hazardeux d'assaillir la France inuincible à tort & à trauers, prouoquans la iustice de Dieu contre eux, pour faire empieter leurs estats, en voulant voler ceux d'autruy. Iamais les hommes ne veirent de race Royale si antique, si verdoyante, & si fleurissante que la vostre. Si qu'il ne pouuoit mieux arriuer à la monarchie Françoise, ayant esté merueilleusement trauaillee & recreüe à son tour climacterique, que de rencontrer vn tel appuy, à fin de recommencer vne autre reuolution plus haute, sur le pole, ou piuot des diuins Bourbons, ausquels seuls appartient, priuatiuement à tous autres, de porter la premiere couronne du monde. Mais qui pourroit assez dignement entonner ceste autre iournee d'Yury, qui veit si brauement triompher ce grand Roy? Iamais son asseurãce ne fut plus asseuree, que lors qu'on luy rapporta que l'armee con-

Iournee d'Yury.

traire qui le venoit ioindre, estoit deux fois plus grosse que la sienne, pour le destourner de la bataille, & l'induire d'attendre le renfort des troupes de Longueuille. On rapporta vn iour le mesme à Antigone le second, qui respondit, Et moy qui suis icy en personne, pour combien me contez-vous? Luy de mesme se fondant en Dieu, & en l'espee qu'il tient de luy, faisoit bien estat que sa presence rendoit son petit nombre plus grand en valeur, que tout le gros amas des rebelles. Les autres Roys aucunement martiaux, qui se veulent trouuer aux batailles, pensent que c'est beaucoup de s'y presenter seulemẽt, & ce faict se tenir à l'escart des coups, ou tout au plus s'y ranger desguisez, de peur de se mettre en butte. L'amour tresardant des cõbats, & la ferueur de decider brusquement la querelle d'vn peuple guerrier, l'a raui non seulement à combatre à toute outrance & hazard de sa personne, ains à se faire remarquer au combat entre tous, monté sur son courtier accoustumé, & paré d'vn pennache si signalé, qu'il pouuoit seruir de guidon, comme il feit, à fin de dõner peur à la peur mesme, & departir de la superabondance de son courage aux siens, & l'espouuãte à ses ennemis. Car leurs chefs

eſpourez, qui ont ja ſenti mainte-fois combien peſe ſon bras, ne peuuent plus le ſouſtenir, ny à grande peine ſupporter ſeulemẽt les eſclairs eſtincelans de ſon coutelas, & de ſes yeux. Encore le plus braue Prince qui ſurpaſſe l'ordinaire valeur, & prend ceſte reſolution d'eſtre veu dans la meſlee, ſe tient il ſerré au milieu de ſon eſcadron, comme le cœur au corps. Le noſtre ſ'eſt eſlancé de la longueur d'vne lance deuant le ſien au poinct de la charge, paroiſſant à l'vne & à l'autre armee plus formidable que le commun des hommes, & pareil à vn nouueau Mars deſcendu du ciel, pour vuider vn conflit douteux. Ainſi faiſoit iadis ceſt Alexandre, qui alloit ſubiuguant la terre auec vne petite armee, pour la manier plus habilement, en luy fendant le premier la preſſe. Nous recognoiſſons ſouuent en vous, SIRE, la reſſemblance de ce preux Monarque, non aux traicts des lineaments corporels qui ſont effacez, mais aux pourtraits & empreintes de ſes eſprits, & de ſa valeur, qui dureront à iamais. Et de vray, nous auons bien auſſi dequoy nous glorifier d'auoir noſtre Mars, ou noſtre Alexandre François, mais ſobre, & non cholere, ny furieux, ains ſurpaſſant d'autant l'Alexandre des Grecs,

qu'il

qu'il a surpassé tous les autres hommes. C'est bien vn signe euident que sa vertu est infinie, quand elle se roidit selon la difficulté des obiects qu'elle rencõtre, ne daignant quasi se soucier des petites factions de guerre, estant attentiue aux mediocres, & lors qu'il se presente vn grand danger, deuenant tout soudain encore plus grande, & plus prompte à l'attaquer & donter. Ces nouueaux Rodomonts, & leurs terribles espouuantaux de lances, qui faisoient trembler & frissonner les plus asseurez, luy redoubloient le courage de les choquer plus viuement, les voyant si osez que de démarcher fieremẽt contre luy, pour n'auoir point encor esprouué le foudre de sa vaillance. Aussi ne s'est-il point amusé au long-bois, comme eux, brulant trop de les ioindre de pres, & les assener de coups choisis & mortels. Il les a chargez de premiere abordee le fer au poing, les martelant sans cesse d'estoc & de taille, à face, à flanc, & à doz: & faisant pleuuoir à ses pieds autant de carnages, qu'il iettoit de pointes & de reuers. Si qu'en peu de minutes d'heure on luy veid moissonner tous ces orgueilleux trenche-montagnes, mettant les vns en piece, & les autres en fuyte: & tournant l'effroy de leur

foreſt de lances en vn miracle de ſa victoire, pour auoir fait autant d'effort & d'eſchec, que ſ'il euſt deu tout faire, & vaincre tout ſeul tant de milliers de combatans, qu'on eſtimoit inuincibles au-parauant. O Dieu quel eſbahiſſement, SIRE, ſaiſit lors ceux qui vous apperceurent deuant leurs yeux enfoncer ceſte grande armee ! Quelle ioye vous reuoyant en fin ſaillir le dernier ſain & ſauf de la tuerie, tout couuert de ſueur, de poudre, & du ſang eſtranger, fumãt de tous coſtez de voſtre harnois, & degoutant de voſtre coutelas parmi la campagne jonchee de leurs membres eſpars ! Quelle careſſe, quelle feſte, quel applaudiſſement vous feit lors tout voſtre peuple guerrier, ſe retrouuant pleinement victorieux, appellant le ciel à teſmoin de voſtre immorrelle prouëſſe, criant toute enſemble, VIVE LE ROY, cõme d'vn ſeul goſier, & cry ſi haut-tonant, qu'il feit bondir en l'air les nuës d'allegreſſe ! Iamais on ne franchit vn grand peril ſans peril, la victoire n'aime que ceux qui ſont hardis, & la Nobleſſe Françoiſe ne ſ'enferre iamais ſi furieuſement aux couteaux, que quand elle y void ſon Roy. Courage courageuſe Nobleſſe, eſtalez touſiours ainſi voſtre gloire, & ſurpaſſez celle de vos

anceſtres ſous ce grand Roy. La France eſt le theatre du monde, plus eſclairé maintenant que ne fut onc celuy de la ſçauante Grece, & belliqueuſe Rome. Ce qui ſ'y fait reluit par toute la terre habitable, ne plus ne moins qu'vn fanal au deſſus d'vne haute tour. Le voiſin le void, le lointain l'oit, l'Eſpagnol en fremit, le Sauoyard en tranſit, le Lorrain en bleſmit, l'Europe s'en eſiouït, l'Aſie en fait cas. La Victoire, qu'on dit eſtre empenee, & guindee ſur les vents, poſtillons de la Renommee, emportera voſtre loz par tous les coings de l'vniuers. Et vous belles ames Françoiſes, ames guerrieres, de Clermont, de Chemaut, de Lancaunay ſeptuagenaire, de Crenay, de Fequieres, & d'autres gentils-hommes & ſoldats qui auez triomphé de la mort aux coſtez de voſtre Roy, viuez eternellement là haut, & poſſedez les premieres beatitudes deſtinees aux liberateurs de leur patrie. Viuez encores à perpetuité çà bas en nos cœurs, & en la memoire des viuans, qui chanteront vos merites, & beniront voſtre nom, & vos familles, pour auoir porté tant à propos de tels arcboutans & propugnateurs de la France atterree. La mort eſt autant belle au combat que laide à la fuyte. La mort nous eſt termi-

nee à tous, mais elle eſt particulierement aſſignee heureuſe & honorable aux gens courageux, comme ne leur eſtant qu'vne faillie à vne meilleure vie. Si ne pouuons-nous, SIRE, nous abſtenir de vous ſupplier en paſſant, au nom de celuy qui vous a faict ſi triomphant, & par les ruiſſeaux de larmes qui ont pleu de nos yeux de dueil & de ioye, quand nous auons entendu comme vous eſtiez entré trop auant, & neantmoins ſorti brauement du danger, de reſigner à l'aduenir ceſte violente ardeur à vos dragons belliqueux, & à voſtre Nobleſſe qui les paſſe. Vous auez tant acquis d'honneur par deſſus eux, & de reputatiõ d'hardieſſe enuers tous, qu'elle ne peut plus receuoir d'accroiſſement. Voſtre magnanimité a aſſez d'autres obiets pour ſ'eſtendre, ne reſplendiſſant pas ſeulemẽt aux eſtours de guerre, ains en toutes vos autres actions. Ie ne doy point craindre, bons François, d'eſtre trop long, ny de vous ennuyer en vous comptant les belles vertus de voſtre Roy, deſquelles vous deuez eſtre plus épris que de vous-meſmes. Ie ne vous peux taire ceſte conſtance Royale, qui deſia le rendoit autant aimable qu'admirable deuant que d'eſtre Roy. Car la fortune mauuaiſe ou bonne ne l'a iamais peu eſbrã-

Priere au Roy de s'eſpargner.

Sa conſtance.

ler ne faire varier, non plus qu'vne pyramide massiue entre les pluyes & les orages. Il a soustenu les batteries de toutes les vagues ciuiles esmeües contre luy, comme vn grãd rocher assailly vainement de tous les vents, & de tous les flots de la mer. Il a supporté vne tourmente insupportable vingt annees entieres, vn labyrinthe d'affaires, vn abysme de dommages, ruines, disgraces, & changemens, sans s'en estonner, non plus que le Soleil des nuës. Les assaillans ont esté plus harassez de le persecuter, que luy de souffrir. Ils ont esté plus mal-menez de leur fortune prospere, que luy de la contraire. Car comme on void les traits tirez contre vn corps trop solide se reboûcher, & la gresle battant vn bon toict, rebondir à bas sans se casser, ils ils se sont rompus, & ne l'ont peu rompre. Ils se sont fondus en leurs outrecuidances & vanitez. Ils ont conuoité insatiablement, & pourchassé au trauers du fer & des flammes les grandeurs qui estoient cent brassees par dessus eux. Il a quitté celles qui luy estoient deües naturellement, à fin de complaire au feu Roy, receuant tantost le trouble, tantost la serenité de son visage, tel qu'il luy plaisoit luy monstrer. D'où nous deuõs tirer vn certain augure, comme d'vne pro-

messe diuine, que iamais Roy ne fut tant honoré, ne si humblement serui de ses Princes, qu'il sera des siens: pource qu'il n'y en a point qui ait tant cedé aux volontez de son Roy, ne qui se soit rendu plus humble que luy tant qu'il a esté subiet. Comme l'espic de grain courbant la teste monstre qu'il est bien plein: aussi le genereux courage ne paroist-il iamais si plein d'honneur, ne si haut, que quand il sçait bien patienter & s'humilier où il faut. Quoy qu'il fust tresbelliqueux, si estoit ce auec ce temperament, de preferer la tranquillité de la patrie à la guerre, & de ne guerroyer que pour la paix, qu'il a touſiours demandee, & ardamment embrassee, à toutes les conditions qu'on luy a voulu presenter. Et neantmoins, toutes les fois qu'on l'a remis en trouble, n'ont esté qu'autant de multiplications de ses victoires, ausquelles il n'a delaissé d'auoir le cœur desarmé au milieu des armees enuers les vaincus, les traittant d'vne humanité plus qu'humaine. Car au lieu de presser les prisonniers signalez, qui pouuoient luy reparer les allarmes qu'ils luy auoient pourchassees, & remplir ses finances espuisees, il a mieux aimé les renuoyer gratuitement, que de s'abaisser à l'appetit de l'argent, ou de la

Sa douceur enuers ses ennemis.

vengence. Vſant du meſme traitement enuers les habitans des villes, & iuſques aux moindres ſoldats, & meſme à l'endroit de ceux qui eſtoient les plus acharnez contre luy, comme ſ'eſtant propoſé de rendre la vie à tous ſes ennemis, en recompenſe de luy auoir voulu donner la mort. Et ſi n'a iamais daigné forcer, ny engager aucun des petits, ny des grands à ſuiure ſon party pour l'auoir ſauué, monſtrãt en cela que ſon grand cœur ne craint rien qu'vn Dieu immortel. De ſorte qu'il eſt difficile de dire ſi ſes ennemis ont plus redouté ſa force en combatant, ou plus embraſſé ſa douceur eſtans dontez: ſ'ils ont eſté plus eſtonnez de la victoire, ou plus amadoüez du pardon. Tous les calomniateurs ſe ſont armez contre luy, non de glaiues viſibles, mais de penſees veneneuſes, de langues menteuſes, & de plumes plus dangereuſes que le fer, que le feu, que le canon, le faiſans la butte de tous les traits de meſdiſance, d'impoſture & d'ordure, de toutes les ceruelles eſuentees, eshontees, enragees, & de tous les égouts & cloaques de ce Royaume. Mais comme les mains des ſacrileges n'arriuent point iuſques à Dieu, leurs puãteurs ne l'ont peu aborder, ne daignant pas ſeulement tourner l'oreille à leurs blaſphe-

Meſpris des calomniateurs.

mes & vilains propos, non plus que le lyon courageux aux abayemens des chiens. Il a eſtimé qu'il n'y a rien plus hautain que de ſouffrir d'eſtre blaſmé pour bien faire. Les maſtins qui ont plus abayé, l'ont mords le moins, faiſans retentir ſa gloire tant plus hautement, que plus impudemment ils la vouloient deſcrier. La magnificence ordinaire de la plus part des autres Princes eſt pluſtoſt vne ambition, ou vne prodigalité, qu'vne vraye liberalité, pource qu'elle meſpriſe la diſcretion & la raiſon. La ſienne eſt ſi diſcrete, que ceux qui en ſont guerdonnez ne ſont pas plus contens de ſon bienfait, que du iugement qu'il fait d'eux. Quoy qu'il ne puiſſe pas reſpandre tant de plantureux dõs en ce tẽps diſetteux, que porte ſon intention treſ-grande, ne voulant pas oſter aux vns pour bailler aux autres: ſi eſt ce qu'il ne ceſſe de ſemer tant qu'il peut de largeſſes, ne ſe reſeruant rien, & penſant que c'eſt choſe bien plus royale de donner, que d'auoir beaucoup, & d'enrichir autruy que de l'eſtre. Car il ne theſorize que l'honneur, il ne met pas ſes richeſſes en la cheuance des Princes auares, ains au ſalut, & en la ſplendeur du Royaume. Il ne debite pas ſeulement à l'vn vne ample commodité, à l'autre vne

Sa magnificence & liberalité.

vne belle dignité, à l'vn vn benefice, à l'autre vne capitainerie: mais à ceſtui-cy vne braue marque d'honneur, à ceſtuy-là vn doux œil, deçà vne gaillarde careſſe, delà vne fauorable familiarité, & par tout vne grande debonnaireté, comme ſ'il ne vouloit pas ſeulement departir tous ſes moyẽs, mais ſoy-meſme. Quel plaiſir eſt-ce de prendre garde comme il contente les grands, comme il les fait paroiſtre auſſi hautement par-deſſus les autres, qu'il paroiſt au deſſus d'eux? Les lumieres des aſtres ont ceſte proprieté, que la preſence des grandes eſtouffe & ſuffoque les petites. Sa preſence au contraire luiſant comme le Soleil, fait contre-luire les plus grands beaucoup plus qu'ils ne feroient en ſon abſence, inuitant chacun à les reuerer par le conte qu'il fait d'eux. Car ce luy ſeroit peu d'eſtre le plus grand de tous, ſi ceux qu'il ſurpaſſe n'eſtoient treſ-grands. Mais ſi n'eſleue-il pas pourtant ſi fort les grands en particulier, qu'il ne cheriſſe dauantage tout le peuple en general, ayant plus de compaſſion des calamitez des plus petits, que des ſiennes propres, & regrettant plus leur oppreſſion, que la profanation de ſa grandeur. Auſſi ne luy a-on iamais oüy ſouhaiter ſon eſtat paiſible, que pour les ſoulager. Iamais

Son comportement enuers les grands.

Sa charité enuers tout le peuple.

on n'a oüy ſes plaintes, que pour nos miſeres, plaintes qui nous ſont autant d'oſtages d'vne bonté non feinte. Mais quelle meilleure preuue voudrions-nous de ceſte bonté, que l'extreme diſette qu'il ſouffre, pour ne point ſurcharger le peuple, les charges du Royaume eſtans creües au centuple, & croiſſant de iour en iour? Car tant ſ'en faut qu'il recherche des impoſitions nouuelles pour cela, qu'il s'abſtient des anciennes, les laiſſant aux garniſons des lieux où elles ſont leuees, pour fournir au defroy de la guerre, donnant par là bien à cognoiſtre qu'il n'en permettroit que bien peu, ſ'il auoit la paix. Iuſques icy la grãdeur des autres Rois ſembloit eſtre, de differer des autres hommes, non par leurs grands faicts, mais par leurs grands frais, & deſpences enormes. Il ſeſt au contraire accouſtumé à viure frugalement, à combatre plus volontiers les neceſſitez que regorger de ſuperfluitez, à ſentir que c'eſt de mal, à n'aimer que la peine, à ne procurer que l'aiſe & le bien de ſes ſubiets, qu'il repute le ſien, n'ayant de vray rien tant ſien que le cœur des ſiẽs. Pour leſquels tant ſ'en faut qu'il eſpargne ſes fortunes, qu'il n'y eſpargne pas ſon ſang, & ſa propre vie, ſurpaſsãt en cela tous les plus charitables Prin-

ces qui ayẽt onques eſté. Car qui eſt le Prince qui ait iamais tant eu de charité, que de ſe vouloir prodiguer ſoy-meſme pour le peuple, ſi ce n'eſt ce Prince celeſte qui nous a rachetez de la mort ſecõde? Certainemẽt il ne ſ'en trouuera point, ou peu, qui l'ayent imité en cela que le noſtre, autant que l'humanité peut approcher de la diuinité. Car qui ne ſçait comme il a offert ſa propre perſonne dés le commencement de ceſte funeſte guerre, pour nous en redimer, prouoquant au combat ſingulier ceux qui faiſoiẽt le trouble, encore qu'il y euſt trop de diſtãce & diſproportion de luy à eux? La pitié qu'il auoit de ceſt eſclandre public, qui deuoit engloutir tant d'hommes, de familles, & de villes, luy faiſoit oublier quaſi ſon honneur, pour ſ'addoüer ou apparier à ceux qui ne pouuoient eſtre en façon que ce ſoit ſes pareils. Leſquels euſſent eſté plus que treſheureux de receuoir de bõne heure le coup mortel de ſa dextre inuincible, deuant que manifeſter leur tort aux plus aueugles, & tomber en des precipices ſi miſerables. C'eſt là, SIRE, la royale charité, c'eſt la ſouueraine maiſtriſe de biẽ gouuerner, que d'eſtouffer la guerre, & deſtourner le ſang & le ſac du peuple. C'eſt bien plus grande vaillance

de preſeruer les milliades d'hommes, que de les perdre, de reſtaurer les villes que de les deſoler, de r'aſſeurer les champs que de les ſaccager. On vantoit iadis vn Roy de Macedone de ce qu'il auoit razé la riche ville d'Olynthe: mais il n'en ſçauroit, dit vn Laconien, refaire vne telle. Ceux d'entre les grands conquerãs qui ont tiré la vie à beaucoup d'hommes, ne l'ont peu rendre à vn ſeul. Ceux qui ont renuerſé les polices, ne les ont peu redreſſer. Tellement que la plus part d'entre eux penſant acquerir vne marque de grandeur immortelle, ont encouru vne diffamation perpetuelle, eſtans renommez & qualifiez profligateurs & voleurs de la terre. Comme il eſt notoire que les autheurs de ceſte guerre, ſont les deſtructeurs de la noſtre: & vous à l'oppoſite, noſtre conſeruateur, qui nous euſſiez preſeruez à meilleur marché de noſtre sãg, & de nos moyẽs, ſ'il n'euſt tenu qu'en vous, & ſi nous n'euſſions point eſté ſi opiniaſtrez à perir. Et ne doutons point, qu'eſtant de ce zele, vous ne vouſiſſiez plus que volontiers rendre & la vie & les biens à tous ceux qui en ont eſté ſpoliez, ſi la nature le pouuoit permettre. C'eſt double charité de ſauuer ceux qui ſe veulent perdre, & double loüange de paſſer

par l'apparence d'vn blasme,& d'vne cruauté, pour paruenir à la misericorde. Encor que nous ayons contraint nostre Roy (chose autant enorme que lamentable) de nous passer,par maniere de dire,sur le vẽtre,pour nous retirer du courant, auquel nous nous estions plongez,si nous a-il allegez plus qu'il n'eust esté possible en tel cas à tout autre. La licence des guerres ciuiles apporte aux soldats vn dereglement si insupportable,qu'ils ressemblent plustost aux fans des bestes abbreuuez de sang,& nourris de carnage,qu'à des hommes raisonnables dont nous auons senti les plus ameres experiẽces de la part de ceux de la rebellion. Car comme est-ce que les chefs qui ne se contiennent pas,contiendroient des armees ? Comme est-il possible que ceux qui rauissent tout ce qu'ils peuuẽt, empeschent le rauissement de ceux qui ne butinent que leur reste? Comme est-ce que ceux qui ne se peuuent souler des biens des innocens,des despoüilles des absents,du rauage des prouinces, retiendront le pillage des autres ? Mais les Royaux ont obserué quelque reigle, & quasi ressemblé à des hõmes bien policez, à la comparaison des rebelles. Et neãtmoins il n'a pas laissé de trouuer les excés des siens si exorbitans, qu'il les

a touſiours deteſtez, & quelques fois fait punir auec rigoureux exemple. Par où on peut iuger combien il euſt eſté vehement à remettre ſus l'ancienne diſcipline militaire, ſi le temps & l'eſtat des affaires l'euſt permis, & combien ſeuerement il la fera obſeruer cy apres, quand nos armes ciuiles ſeront tournees contre nos ennemis eſtrangers. Ce pendant nous auons dequoy nous conſoler en ſa douceur, ou pluſtoſt en ſon indulgence, facilité, & nompareille benignité, qui eſt d'autant plus aimable que rare en vn Roy. Ceſte partie qui eſt ſouuent affectee aux autres Princes, eſt ſi naïfue en luy, qu'elle ſemble conteſter contre ſa Maieſté, aſſaiſonnant ſa grauité de gracieuſeté, & ſa ſublimité de ſimplicité, pource qu'il ſçait bien aſſembler les perfections de differente eſpece. Il eſt autant affable à ouïr nos plaintes, que le moindre de nous, & auſſi aiſe de faire cas des vertus d'autruy, que de voir honorer les ſiennes. Il ſ'eſtime eſtre ſemblable aux autres, & cela le rend tant plus excellẽt ſur tous, qu'il ne ſe ſouuient pas moins d'eſtre homme, que de commander aux hommes. La puiſſance ſupréme n'ayant point de degré ſuperieur, ne peut plus monter plus haut qu'en ſ'abaiſſant doucement: c'eſt à di-

Sa facilité, & bonté.

re, en familiarisant, & se communiquant à ses inferieurs. Elle ne peut estre mieux accompagnee, cherie & gardee, qu'en se laissant amiablement aborder. Car comme le Soleil riant est beaucoup plus amiable aux yeux, que quand il est nubileux: aussi la sereine face du Roy a-elle vn merueilleux pouuoir de r'allegrer & d'attirer le cœur de tous ses sujets. Mais l'arrogance qui n'aime rien que soy-mesme, qui se plaist d'esblouïr au lieu d'esclairer les hommes de sa grandeur, est hostesse de la solitude, comme la beste farouche qui effraye, & est effrayee des autres bestes. Car il n'y a chose si intolerable à l'homme de courage que le mespris: tous les autres outrages, voire la seruitude, & la mort mesme ne luy estant rien au prix. Ce n'est pas mon dessein de poursuiure icy dauantage ses autres vertus pacifiques: pource qu'elles me tireroient plus loin que ie ne pourroy suiure, & qu'il est plus à propos de les reseruer au temps de repos, auquel elles seront plus recommandables. Aussi vaut-il mieux les laisser en leur entier, en la pensee de ceux qui les peuuent comprendre, que les entamer legerement: d'autant que les hautes choses ausquelles on n'ose toucher pour la reuerence qu'on

leur porte, paroiſſent volontiers telles qu'elles ſont, & ſi on en parle trop peu, elles ne ſe monſtrent que telles que les paroles les repreſentent. Le bruit des armes m'appelle ailleurs, me ſommant de reſpondre à ceux qui diſent que la bonne fortune du chef eſt vne des principales parties militaires: leſquels rapportent tout leur iugement, non aux cauſes, ains aux euenemens, & au profit, pluſtoſt qu'à l'honneur. Car elle ne peut eſtre partie du chef, puis qu'elle n'eſt pas en luy, ains hors de luy, & ſi peu en ſa puiſſance qu'il la doit touſiours tenir pour ſuſpecte, comme vne choſe fragile, & merueilleuſement muable. De faict, l'experience monſtre, quand elle arriue à grands flots au tyran, & au mechant, que ce n'eſt pas pour l'auancer, mais pour le precipiter plus rudement. Elle ne le guinde en haut, que pour luy faire prendre vn plus grand ſault: elle ne le chatouille, que pour l'eſtrangler: ne plus ne moins que quand la fertilité charge trop l'arbre, ou quand le lierre l'embraſſe trop eſtroitemẽt, ce n'eſt que pour le tuer incontinent. Toutes choſes ſont naturellement ſubiettes au retour de leurs viciſſitudes contraires, & de meſme pas qu'elles sõt venues: mais la fortune eſt la plus inconſtante de

De la fortune de guerre.

toutes

toutes les autres, & rapporte auſſi moins d'honneur à ceux qu'elle fauoriſe par trop, encore qu'il y euſt quelques merites meſlez. C'eſt pourquoy les anciens Grecs faiſoient des prouerbes de riſee de leurs capitaines, qui ne failloient point à rencontrer à toutes heurtes. Comme d'vn Timothee Athenien, qu'ils ont depeint endormi, eſtãt enuironné de villes, qui ſe venoient rendre dans des naſſes giſãtes pres de luy. Et n'ont pas meſme tant eſpargné leur Alexandre, qu'ils n'ayent dit de luy, que pour toute vertu il n'auoit qu'vne heureuſe temerité, qui a eſté preſque auſſi toſt fanie qu'eſpanoüie. Au cõtraire, la felicité moderee, bien plantee, bien acquiſe, & longuement trauerſee, reſemble à vn beau-grand palmier, qui eſt de tardiue venuë, mais de longue duree. Pource que ce n'eſt pas vn don de l'aueugle Fortune, ains vn guerdon de la diuine faueur, qui va touſiours en croiſſant, & recompenſant les iuſtes labeurs ſelon leur proportion & grandeur. A raiſon dequoy les meſmes Grecs ont deïfié leur Hercule, pour auoir eſté exercé de beaucoup de treſgrands dangers, & de treſ-grandes peines, & de ne ſeſtre point laſſé de les ſupporter. Voulans par là remonſtrer, que c'eſt la diffi-

culté des affaires, l'eſpreuue de la fortune rebourſe, & la braue reſiſtance, qui fait les hommes grands, & qui leur ſert d'eſchelle pour les porter en fin iuſques au ciel. Or pouuons-nous bien maintenir qu'il n'y eut iamais Monarque tant trauaillé que le noſtre, ny tant oppugné de monſtres d'hommes, & d'accidens eſtranges, ne qui les ait ſupporté d'vne telle generoſité, & tant plus indefatigable, que plus ils ſe ſont opiniaſtrez de l'empeſcher. Que ſ'il eſt deſcendu de ceſte vieille ſouche de noſtre Hercule Gaulois, comme aucuns l'eſcriuẽt, on peut bien dire hardiment, qu'il fait vne bonne preuue de ſa genealogie, non par des hiſtoires eſlongnees, mais par des proches effets, & par la viue imitation de ſes ſouuerains trauaux: ſouſtenant vn faix peſant comme le ciel, portant la peau du magnanime lion, & debellant ceſte hydre infernale de rebellion, qui va touſiours renaiſſant, & produiſant tant de nouuelles teſtes. Car qui n'euſt preſumé qu'apres ceſte grãde victoire d'Yury, elle deuoit ployer ſous luy, l'ayant ſenti non moins appuyé de la force, que du droict & de la raiſon? Qui n'euſt iugé que les plus mutins ſe ſoumettroient dés lors à ſon obeiſſance, en cedant pour le moins à

la neceſſité, ce qu'ils n'auoient peu deferer à la loy du Royaume? Ils ſe ſont neãtmoins tant plus obſtinez, bandez & endurcis en leur mal, comme ſ'ils luy euſſẽt voulu fournir vne plus ample matiere, vne plus claire lumiere, pour faire mieux reluire ſa grandeur, en luy faiſant aſſieger la premiere ville du monde. Ils ont fait regner les mechãs, pour le faire deſirer dauãtage. Ils ont comblé la France de ruines, pour faire cognoiſtre qu'il en eſt le reſtaurateur. Ils ont fait accourir à luy de toutes parts la nobleſſe, qui eſt toute la fleur, le firmament, & l'ornement du Royaume, & courir auec plus d'ardeur qu'à Roy qui ait onques eſté. Ils l'ont fait rechercher, gouſter, & ſuiure par ceux qui ne ſe fuſſent point, peut-eſtre, autrement remuez, qui n'euſſent peu voir, ny priſer aſſez les threſors excellens & attrayãs de ſa Maieſté, qui la rendent plus digne d'eſtre ſeruie que toutes les mines des Indes, abſorbees par la gloutonnie Eſpagnole, ny que toutes les deſpouilles de l'Orient. Les nobles cœurs de France ne ſont point mercenaires, ou ſ'ils le ſont, ce n'eſt que de l'hõneur. Car ils ne demandent point de plus precieux ſalaire, que l'œillade & la bonne grace de leur Roy, ſignamment quand il

eſt vaillant & gracieux. Auſſi ſe repeurent ils à loiſir pendant ce ſiege, ou pluſtoſt ils ne ſe peurẽt aſſez repaiſtre de l'admiration de toutes ſes diuines vertus, d'où ſortẽt ces reſſorts & ces attraits inuiſibles, par leſquels tous ceux qui l'approchent ſont inſenſiblement agrafez, & attirez à luy, comme la paille par l'ambre, & le fer par l'aymant: ſont tous rendus amoureux de luy, comme de ceſt Empereur qu'on appella iadis l'amour & les delices du genre humain. Ils ne ſe peurent r'aſſaſier de contempler ceſte viuacité de ſes yeux, qui teſmoigne celle de ſes eſprits, l'agilité de ſon corps, la perpetuité de ſes mouuemens, la priuauté de ſes abouchemens. Mais ſur tout ils ſe trouuerent rauis de ceſte bonté, & magnanimité ſouueraine, ſi prompte & ſi preſte à pardonner à ſes ennemis, à tendre les bras à tous ceux qui ſe venoient rendre à luy, à licencier ceux qui vouloient ſortir, à eſpargner meſme ceux qui ſopiniaſtroient dans la ville: ne voulant point permettre qu'ils fuſſẽt forcez pour l'eſpoir qu'il auoit, ſelon l'inclination de ſa grande clemence, qu'ils viendroient à reſipiſcence. Certainement, SIRE, encor que voſtre debonnaireté ſoit ſi celebre, que vos ennemis meſmes

ſont contraints non ſeulement de la confeſſer, mais de la magnifier: ſi eſt-ce qu'il n'y a rien en tous vos exploits de ſi clemẽt, ſi ſage, ſi magnifique, ſi charitable, ſi pitoyable, que d'auoir conſerué voſtre ville de Paris, d'auoir tãt ſupporté de labeurs, de frais, de longueurs, & d'auoir meſme ſouffert l'eclipſe de voſtre eſtat, pour ne l'auoir point voulu deſtruire, ains pluſtoſt la r'amener en temporiſant à ſon deuoir. Vous n'en ſerez pas ſeulement admiré des hommes raiſonnables, mais les choſes inanimees & muettes ſe reſentiront aucunement de l'aiſe de leur conſeruation. La Seine qui trauerſe cette douce terre, que les habitans appellẽt leur mere, & l'air benin qui la tempere, bruirõt eternellement vos loüanges, & benirõt voſtre humanité: cõme dés-à-preſent ils ſouſpirent contre la cruauté de ceux qui empeſchent leur reduction en voſtre puiſſance. Le miſerable peuple gemit ce pendant, & fait vne griefue repentance de n'auoir point embraſſé voſtre ſecours au beſoin, de ſeſtre plus fié à des affronteurs qu'à ſon liberateur, de ſeſtre fait ruiner au lieu de ſe laiſſer ſauuer, de ſeſtre voüé à l'infame Eſpagnol, au bourreau des ſauuages, au tyran des païs bas, pluſtoſt qu'à ſon legitime

Roy, ſon Roy piteux, ſon Roy benin, ſon Roy miſericordieux. O peuple inſenſé, peuple credule, peuple idolatre de tes parricides, cuides-tu que ce vice-tyran, ce barbare, ce loup eſtranger viẽne icy pour l'amour de toy, & non pour l'amour de luy? Cuides tu qu'il charrie par deçà tant d'armes, qu'il ameine ce deluge de gens-d'armes, pour t'affranchir, & non pour t'eſclauer? Pour t'enrichir, & non pour te deſtruire, & remplir de ton ſang ſon hydropiſie inſatiable? Penſes-tu dauantage, qu'il y ait quelque ferme appuy en ſa fortune, & qu'elle le flate pour autre cauſe que pour le faire en fin creuer de deſdain, de deſpit, de rage, de ce venin d'ambition, de fiere preſomption, de felonne cruauté, dont tu te voids tout taché, tout enſanglanté? Ce qu'elle le ſemble porter maintenant, ce n'eſt que pour luy faire receuoir plus de honte, & le declarer laſche, pour n'oſer venir au combat auec tant d'auantages qu'elle luy donne. Et ce qu'elle ſ'oppoſe à noſtre Roy, depieçãt ſon armee, apres auoir gagné ce premier poinct d'honneur, d'auoir tãt preſenté la bataille, ce n'eſt que pour rehauſſer de plus en plus ſa gloire: pource qu'il dontera biẽ par-apres ces coüars, auec moins de forces, en leur

Arriuee du Duc de Parme & ſa retraitte.

donnant la chaſſe iuſques chez eux. Ils ont pris Lagny & Corbeil en deux mois: ô la groſſe conqueſte pour tãt de brauacheries, vn ſimple gentil-hõme les a repris en deux iours. Braue Giury, que dy-ie, gentil-homme, ſi ce n'eſt à la comparaiſon de ton grãd Roy? Certainement hors ceſte comparaiſon, ie te renomme Prince, Prince de vertu, de valeur, & de grãdeur de courage. Prince qui as vaincu auec vne poignee de gens ce ſuperbe tyran de tant de natiõs, qui as forcé tous ſes efforts, défait tous ſes effets en deux aſſauts. Qui as fait teſte dés le commencement, & quaſi miraculeuſemẽt, à la grande ville, ſans auoir aucune retraitte. Qui as fait cognoiſtre à la cauallerie legere de Frãce, qui laiſſoit fener ſon antique reputatiõ, que c'eſt que vaut la vaillance. Qui as emporté l'vn des beaux triomphes de l'heureuſe iournee de Senlis, mettant en routte les plus aſſeurez de l'armee rebelle. Mais cela t'eſtoit peu, ſi tu ne donnois ces deux eſchecs à leur armee eſtrãgere. Encore tout cela ne te peut-il ſuffire, ſi tu ne vas pourchaſſant d'vne haleine touſiours fraiſche d'autres entrepriſes de plus en plus hazardeuſes, pour les emboutir ſur le luſtre des precedentes. C'eſt par là, mon braue Giury,

que la nobleſſe Françoiſe monte au ciel, qu'elle ſe fait immortelle, & qu'elle immortaliſe noſtre France. Toutes les plus robuſtes choſes ſont mortelles, mais elles deuiẽnent immortelles par l'honneur. Tous les autres biens ſont periſſables, excepté ſeulement l'honneur, l'honneur qui recommance à viure de plus belle apres la mort. Toutes nos richeſſes, toutes nos terres, tous nos eſtats, & tous nos gouuernemens viennent ſouuent à des heritiers eſtrangers, & quelquesfois à nos ennemis. Mais noſtre honneur ne reuient qu'à nous-meſmes, nous en heritons de nous-meſmes entierement, & ſi nous y faiſons ſolidairement participer les noſtres. C'eſt pourquoy ceux qui ſont inſatiables des autres acquiſitiõs ſont blaſmez: mais ils ne ſont que loüez pour eſtre touſiours alterez, pour n'eſtre iamais ſoulez d'honneur. Pouſſe, Giury, pourſuy ceſte fourmiliere de voleurs, ſuy le Roy qui les va vener iuſques en leurs tanieres. Car encore qu'il ne ſoit pas tant accompagné qu'il ſeroit bien requis, pour faire eſcouler, ou rompre ce torrent, ſi veut-il monſtrer qu'il ſçait auec peu faire beaucoup. Ils ſe vantẽt d'auoir plus de chariots qu'il n'a de cheuaux, & plus de capitaines que luy de ſoldats:

dats. Mais si tost qu'ils ont entendu qu'il estoit monté, la seule terreur de son nom a tourné l'effroy sur eux. Aussi ne sont-ils pas si tost entrez en chemin pour leur retour, qu'ils l'ont senti à leur queüe, qu'ils ont sué, tremblé, palli, oyans le hennissement de ses cheuaux, voyãs les esclairs de ses harnois, & se serrans hastiuement sous leurs enseignes, ainsi que les poussins sous les ailes de la mere, quand le milan se met en queste. Que si quelques-vns ont esté si osez que de s'escarter pour aller à la proye, ils ont esté eux mesmes faits proye. Les autres en ont pris vne telle espouuante, qu'ils n'ont plus rien que des esbloüissemens és yeux, des bruits espouuantables és oreilles, & des terreurs effroyables en l'entendement. Tant la force de la peur est grande, que quand elle saisit vne fois les esprits estonnez, ils ne craignent plus rien que ce qu'ils ont commencé de craindre. Car quoy qu'ils soient estrãglez de famine, si aiment-ils mieux estre esgorgez par elle dans leur camp, que dehors par l'espee. Quoy qu'ils soient estouffez de maladies contagieuses, si eslisẽt-ils plustost de mourir entassez les vns sur les autres, que d'oser s'eslargir pour prendre quelque allegement, ne souhaitãs finon que les che-

mins ſouurent pour les engloutir, & leur ſeruir de tombeaux, & non ſans cauſe. Car il n'y a piſte qui ne ſoit bordee de leurs carquaces deſcharnees, ny ſente qui ne ſoit infectee de leurs charongnes bazanees: dont les oiſeaux du ciel, & les animaux des chãps ſe ſont gorgez. Leurs chefs eſperdus ont tant calé leurs Rodomontades, qu'à peine ſe peuuent-ils aſſeurer au milieu de leur gros, ſe voyans vaincus par leur art, ſurpris par leurs propres cautéles, & deſconfits par leurs maximes de ne point batailler. Car ils ſe ſentent tellement preſſez, geſnez, & perclus, qu'ils ne peuuent combatre, ny quaſi ſe remuer, quoy qu'ils perdẽt trois fois plus qu'en vne pleine bataille. En ce poinct ſont ils arriuez plus que confus en leurs maiſõs, mais non pas tous. Car il en eſt demouré pour le moins les deux tiers pour gaige de leur folie, & de leur audace, l'autre tiers reſtant auſſi haraſſé, laſſé, languiſſant, que ſ'il euſt eſté proche de ſon enterrement: & ne faut point douter qu'ils ne ſoient depuis la pluſ-part ja pourris. C'eſt ainſi que ces mutinados, ces fulminados, qui iettent le feu & la tempeſte par la bouche contre ceux qui ne ſe peuuent defendre, ſçauent combatre quand ils rencontrent qui leur fait

teſte. C'eſt toute la preuue que ceſt orgueilleux aſſiegeur eſt venu faire en France de ſa ſuffiſance, en prenant des bicoques à grans frais, pour les laiſſer perdre le lendemain pour neant, & tourner incontinent le doz les ayant perdues. Il n'a oſé attaquer, mais non pas approcher la petite ville de Melun, auec trente mille combatans, que le Roy auoit emportee peu au-parauant auec dix. Comme Chartres depuis auec peu plus, Noyon auec moins. Leſquelles toutesfois ſe ſont eſioüyes de leur priſe, pource qu'elles ont eſté par ce moyen depriſes, n'ayant pas tant eſté recouuertes par le Roy, qu'elles ſe ſont recouuertes elles-meſmes. Quoy que ce ſoit, il n'y a reſolution d'aſſiegez qui ne ſeuapore à la longue deuant luy. Ne te vante pas, Sens, de ton ſiege leué pour recourir à Paris: ny toy Paris, pour auoir eſté trop eſpargnees: ny toy Rouen, pour auoir vn fort imprenable, pour eſtre le grand apport, & la puiſſante ville de l'Ocean. Vous n'attendez que voſtre mal-heur, vous ne trainez que voſtre licol, ſi vous ne venez à la raiſon. Si vous n'eſtes repriſes en gros, vous le ſerez en detail: ſi ce n'eſt à vn coup, ce ſera tous les iours, iuſques à ce que vous ſoyez conſommees, & reduites du tout à

rien. Et quand vous n'auriez autre chaſtiment, que de demourer touſiours aux priſes, aux griffes, & aux ceps de ces ſang-ſues, de ces griffons, & de ces tyrans qui vous deuorent aſſiduellement iuſques aux entrailles, en auriez-vous pas aſſez, & plus qu'aſſez? C'eſt en vain, Rouen, que tu mets ta fiance en ces brauaches eſtrangers, pour ſeſtre encore piquez de leur perte. Et bien, ils ont ioué, comme on dit, à quitte ou double. Ils ont congregé toutes les forces de toutes les parts d'Eſpagne, d'Italie, & d'Allemagne, que vous & eux pouuiez plus eſperer. Ils ont tout rempli de leurs braueries & baueries, ne ſe iactans pas ſeulement de reparer à ce coup leur deffaite, mais menaçãs l'air, la mer, & la terre, la France & l'Angleterre, de les ſubiuguer. Qu'ont-ils gaigné pour tant de grands vents, pour tant de bruits enflez, qu'vn redoublement de leur playe, & de leur honte? Ils eſtoient furieux, ardans, & flamboyãs de loin, mais ils n'ont pas pluſtoſt remis le pied en France, qu'ils ont commencé de r'entrer en friſſon, & en tranſe de celuy qui les en auoit chaſſez: ayans encore deuant les yeux, & dedans les eſprits ſes recentes & frequentes allarmes, & le redoutans plus que ne fait la perdris

Autre armee Eſpagnole.

les ſerres de l'autour, qui luy a ja dõné quelque atteinte. Ils ont fait leur poſe, & pourueu de bonne heure à leur retraite, comme preuoyans leur fuyte, dreſſé leur magazin, c'eſt à dire, la cauerne de leur brigandage en la ville de la Fere: y marquant les premiers traicts de leur bon ſecours, par l'expulſion, deſtruction, & deſolation des miſerables habitans, & de leurs propres partizans. Ils ne contoient plus de là que trois iournees iuſques à Rouen, qu'ils ont fait durer trois mois par leur fetardiſe accouſtumee, qu'ils appellent grauité Eſpagnole, comme tous leurs autres vices du nom des vertus oppoſees. Que ſ'ils euſſent oſé, ou ſceu ſ'auancer, il y auoit bien quelque apparence qu'ils euſſent peu faire quelque effet, ou pour le moins quelque effort de leurs deſſeins. Mais le Roy les a ſi dextrement amuſez, tantoſt allant au deuãt d'eux, tantoſt leur coupant le chemin, qu'il leur a fait perdre toutes leurs occaſions, & pris à poinct les ſiennes, en leur donnant vn braue teſmoignage de ſon hardieſſe incomparable. Car il a ſurmonté les autres en ſes autres exploits, mais au paſſage d'Aumalle il ſ'eſt ſurmõté ſoy-meſme, faiſant cognoiſtre qu'il auoit le cœur auſſi grand qu'vne ar-

Bleſſure du Roy au paſſage d'Aumalle.

mee toute entiere. D'autant qu'il y a sou-
stenu quasi seul toute l'armee ennemie,
pource que la sienne n'estoit pas assemblee.
Il luy a facilité la retraite, pendant qu'il
estonnoit de sa presence, & faisoit reculer
les plus hardis, paroissãt si effroyable, qu'ils
ne l'osoient aborder qu'à la faueur de tout
leur gros, à la veüe duquel leur ayant fait
faire beaucoup de charges, il s'est en fin ruë
luy-mesme sur eux. O prouësse insatiable! ô
courage de Roy plus qu'admirable! ô Dieu
qui l'auez laissé blesser, & neantmoins rete-
nu la blessure, que vous nous auez manife-
sté vostre grace fauorable! Car encore que
ce coup soit parti d'vne main mortelle, si
l'auez-vous retenu de la vostre, le gardãt de
penetrer, & d'endõmager vostre Oinct, en-
uirõné de vostre sauue-garde. O grãd Roy,
Secõde priere au Roy de se garder. pẽsez desormais à vous, pẽsez en ceste bõté
diuine qui vous reserue, & qui vous aduer-
tit de vous reseruer à plus grandes choses,
pensez à tant de bons subiets, toutes les vies
desquels ne dependent que de la vostre.
C'est à ceux qui peuuent mourir sans ha-
zarder l'estat de combatre, & non à celuy
qui peut tout perdre auec luy. Helas, qui
est-ce qui nous pourra promettre que vous
nous puissiez durer longuement, si vous

eſtes touſiours ſi prodigue de vous-meſme, ſi vous iettez à tous hazars ſi auidement? Las qui ne perdra le cœur, ſ'il vous ſuruient quelque inconuenient, qui pourra deſirer de vous ſuruiure, pour tomber honteuſement aux mains infames de tant de bourreaux? Au contraire, tant que nous ſerons confortez de voſtre preſence, ou du moins aſſeurez de voſtre ſauueté, il n'y aura menace qui nous puiſſe eſpouuanter, il n'y aura force qui puiſſe eſbranler noſtre vaillance. Que toute l'Eſpagne ſe deſbonde hardimẽt, voire que toute la terre conſpire contre nous, qu'elle rempliſſe d'eſtendars toutes les campagnes, toutes les villes de mutins, ſi demouretons-nous fermes & inuincibles tant que nous ſerons couuerts de vos auſpices. Mais c'eſt à vous à penſer auſſi, SIRE, que vous n'eſtes pas tout voſtre, ains à voſtre France, qui tremble iour & nuict pour vous, qui n'a plus d'attẽte apres Dieu, qu'en vous, qui vous offre vn millier de grans capitaines, qui ſeſtimeront plus que treſ-honorez de periller en executant vos commandemens, voire de mourir, ſi le beſoin arriue. Qui ſemble ſe preſenter elle meſme à vous toute eſploree, toute deſcheuelee, pour vous faire ſa plainte en ceſt

endroit, auec autãt d'humilité neãtmoins, que de liberté. Iusques à quand, dit-elle, seray-ie troublee, & replongee en desespoir, au lieu d'estre entierement consolee de ceste asseurance que i'auoy mise en vous? I'ay perdu ma ville capitale, & cent autres grosses villes, le feu embrase toutes mes prouinces, la rebellion l'attise de tous costez, les parricides triomphent du peuple affronté, & qui me pourra plus restaurer, mon fils, mon Roy, si vous voulez aussi perdre vous mesme? Suis-ie trop peu desconfortee, d'auoir esté priuee de mon dernier Roy par vne conspiration si execrable, & par faute de se tenir sur ses gardes, si vous n'estes encor moins sur les vostres, & si d'abondant vous n'allez au deuant des mal-encontreux accidens? Suis-ie pas assez miserable, d'auoir esté si lõg temps en tutele, d'auoir esté tant tracassee par des ieunes Princes, & des mauuais conseillers, si ie ne suis encor à toute heure en danger d'estre orfeline de mon Prince vigoureux, & de retomber au gouuernement d'vn enfant, pour estre deschiree en mille lambeaux, & toute saccagee par mille tyranneaux? Le grand amour, SIRE, ne marche point sans la grande crainte, & la crainte ne se peut taire, tesmoin

moin celuy qui voyant son Roy en peril moindre que celuy où vous auez esté, deslia soudainement sa langue, ayant esté muet au-parauant, pour crier, Soldat sauue le Roy. Vostre douceur me donne ceste audace de vous admonester, adiurer, & supplier de vous sauuer vous-mesme, à fin que Dieu vous sauue: craignant moins pour moy en la chaleur de mes paroles, que pour vous en la chaleur de vos combats. Or n'esperé-ie pas seulement, mais ie sauoure en mon entendement le fruict de ceste priere: ie voy desia que Dieu l'effectue, ie voy le Roy retourner à la guerre, mais non pas à la charge pourtant, ains y renuoyer de si bons gens-d'armes, pour leuer le logis de Bure, qu'ils franchissent incontinent les barricades, logent leurs troupes dans le village, où le butin est grand, & le carnage de trois à quatre cens rebelles, la fuyte de six fois autant, sans aucune perte des Royaux, ou si peu, qu'il semble qu'ils ne soient point venus à vn combat douteux, ains au chastiment des mechans. Ie voy d'autre costé le Prince de mon païs, le proche cousin du Roy, costoyant sa dextre, faulser vn autre logis en mesme temps, & ramener les siens chargez de mesme du sang des ennemis,

Digression pour mõseigneur le Duc de Neuers.

& de leurs despoüilles. Mantoüe amie de France, quelle allegresse auras-tu d'entendre ceste bonne nouuelle, ceste premiere escorne de ceste grande armee, qui l'a desia mise en branle, & qui la mettra tost en route? Car comme au corps quand il y a quelque partie malade, le tout s'en sẽt: aussi la desconfiture d'vn membre de ceste multitude, a-elle empreint la terreur & l'image de la mort en tous les autres. Mais quel heur, Mantoüe, quelle gloire à ton ieune Duc d'auoir vn tel oncle, ou plustost vn tel pere, tant admiré par toute la France, & tant comblé de toutes sortes de supremes honneurs, qu'il y a souuent obtenu & merité plus souuent? Car il ne s'est pas seulement fait tousiours paroistre le plus meur au conseil des Rois, & le plus sage gouuerneur pour les Prouinces, qui le demandent maintenant quasi toutes à l'enuy: mais le plus aduisé d'entre les chefs des armees de Henry troisiéme, estant encor si cheri de Henry quatriéme, Héry le guerrier, qu'il se fie sur tous en luy. S'il entreprend vne course à Paris, il est auec luy. S'il veut cheualer l'Espagnol qui se retire, il cheuale quant & luy. S'il veut faire teste quand il retourne, il est deuant luy. S'il veut faire la retraitte, il

la fait faire par luy. S'il veut prendre aduis, il le prend de luy. Si l'ennemi se remet en fuyte, il l'enuoye apres luy. Car Mars, qui se plaist d'offenser les plus vaillans, ne l'a peu tant naurer en toutes ses meslees, qu'il l'aye peu empescher, ny retarder de combatre, chasser, & abatre les ennemis de France, de France mere de sa mere, de France sa nourrice, qui l'a esleué au Palais de Henry le secõd: pour en tirer à l'auenir le support qu'elle en a maintenant en general, & en particulier restablir les Champenois, & preseruer mon Nyuernois, qu'il maintiẽt en paix au milieu des armes, qu'il garde de brusler dans les flammes. Que pleust à Dieu que le Roy eust seulement deux couples de tels chefs, pour seconder son grand courage. Nous ne douterions point qu'il ne meist bien tost fin à ceste guerre opiniastre. Et toutesfois que pouuons-nous plus douter, que deuons-nous redouter, mais que n'osons-nous esperer, considerans les progrés, voyans les secousses par lesquelles il a estropié iusques icy ceste monstreuse rebellion, la faisant trebucher de degré en degré, soit par batailles, soit par rencontres, soit en prises de villes, soit en reprise de la campagne? Car elle estoit bien si hautaine, & si puis-

Decadence de l'Vnion.

ſante à ſon aduenement, que de tenir les champs de ſes propres forces, & ſi outrecuidee que d'aſpirer à ſe faire Roine, d'attenter au ſiege de Dieppe, de viſer à la perſonne du Roy, pour eſtre lors ſuiuie d'vne infinité de François enyurez de ſes affrontemens, & coniurez contre leur France, & contre eux-meſmes. Il a bien ſceu neantmoins brider ſes premieres impetuoſitez, tiedir ſes boüillons, reprimer ſes attentats par ſa vaillance, & faire tant par ſon adreſſe, que la plus-part de ceux qui couroient à elle, à yeux clos, & à corps perdu, ſont reuenus à eux, ſe ſont retirez, & recogneus. Elle a bien depuis decalé de ceſt orgueil, elle ſeſt humiliee, quoy qu'à grand regret, mendiant du ſecours de l'ennemi commun de tous les Princes legitimes, ſentant bien que ſon affoibliſſement eſtoit tel, qu'il n'y auoit plus de moyen de ſubſiſter deſormais de par elle. Il a terracé ce ſecours, & foulé aux piés la ſuperbe d'Aiguemõt. Elle ſeſt apres engagee d'auantage, & proſtituee du tout à ce tygre eſtranger, le recognoiſſant pour maiſtre, l'appellant auec toutes ſes troupes, comme en vn païs de cõqueſte, ou pluſtoſt ja conquis. Il l'a fait retirer plus viſte que ſon pas, ſans rien conquerir que du blaſme,

& de la confusion. Elle l'a de-rechef r'appellé, & remué en fin toutes pierres, espuisant le Rhin & le Pau de mutins, les Espagnes d'escroüellez, les païs bas de Vvalons, affamez d'impugner la liberté d'autruy, pource qu'ils ont perdu la leur. Mais ils n'ont pas eu pourtant tous ensemble la resolution de se presenter seulement en bataille deuant luy. Que luy reste-il plus estãt si lasche? A qui se peut-elle plus rendre? A quel sainct se peut-elle plus voüer? Tous ses champions l'abandonnent sans coup ferir, sans faire aucune espreuue, sans oser seulement ietter les yeux sur nostre champ de bataille, tant s'en faut qu'ils osent venir aux mains auec les bons François, qu'ils auoient tant menacez. La terre qui peu auparauant ne leur sembloit pas assez longue & large pour leur victoire follement presumee, n'est pas maintenãt assez courte à leur gré pour leur retraitte. Pour la lumiere, qui n'estoit pas assez brillante à leur souhait, pour les voir piaffer, ils ne demandent plus que les tenebres, pour les absconser & faire disparoistre. Où fuyez-vous canaille Espagnole? Où courez-vous capitaines coüars, bauars, decepteurs de peuple: l'ennemi que vous vãtez de cõbatre n'est pas à vostre frõt,

Comparaison du Roy aux chefs de la Ligue.

il vous preſſe aux eſpaules. O les beaux protecteurs, les beaux gardiens de couronne, les beaux conquerans! Allez, allez, retournez affronter vn peuple alteré de ſon bon ſens, allez guerroyer des imbelles habitans, & trionfer de la vie & des biens des innocens: allez machiner des trahiſons, tramer des barricades, forger des nouuelles, ſuppoſer des paquets, apoſter des billets, faire eſcumer de rage & bramer des preſcheurs maniaques. La partie eſt mal-faite pour des cerfs contre des lyons, pour ceux qui ne ſçauent iouër que des talons contre ceux qui ſçauent iouër des bras, pour ceux qui n'ont ſceu monſtrer que le dos aux batailles d'Yury, ou de Senlis, contre ceux qui veulent vaincre ou mourir aux combats. La partie n'eſt pas bien faite pour vous, qui eſtes faillis de cœur, contre la Nobleſſe de France, qui ne reſpire que la prouëſſe & l'honneur. La partie eſt honteuſe pour vous, qui ne ſçauez comment vous faire renommer que par l'embraſement de la France, ainſi que celuy qui ne ſçauoit comment faire parler de luy, que par le brulement du temple de Diane, la partie, dy-ie, eſt honteuſe pour vous contre le Roy, qui ſçait eſteindre voſtre incendie, & en allumer ſa

gloire. C'eſt au Roy à manier les armes, à vous les ſeditions: au Roy de chaſſer, à vous de fuïr: au Roy de ſ'aſſeurer en ſa conſcience, à vous d'eſtre effrayez en la voſtre: au Roy d'eſtre vainqueur, à vous d'eſtre vaincus. C'eſt au Roy à retirer le peuple de malheur, à vous de l'y plonger: au Roy de ſauuer ſes ſubiets, à vous de les perdre: au Roy de les eſpargner, à vous de les piller, deſpoüiller, & mettre en chemiſe. C'eſt au Roy de ſouſtenir la iuſtice, à vous de l'opprimer: au Roy d'exalter les Parlements, à vous de les degrader: au Roy d'aimer, & d'eſtre aimé de la Nobleſſe, à vous des mutins & des voleurs: au Roy d'eſtre bien ſecouru au beſoin de ſes ſeruiteurs, à vous d'eſtre delaiſſez de vos complices & flateurs, quand vous n'aurez plus le vent en pouppe, d'eſtre en fin trahis par eux, comme vous auez trahi voſtre maiſtre. C'eſt au Roy à reprendre ſes villes, à vous de les quitter, au Roy de les receuoir, à vous de les deguerpir. Car quel droict y pouuez-vous auoir? quelle loy de les retenir? quelle puiſſance de les maintenir? Bref, c'eſt à vous que le reproche, le ſcandale, & l'opprobre de la deſolation de la France: c'eſt au Roy que les couronnes, les palmes, & les lauriers appartiennẽt.

Attributiõ du surnom de Grand au Roy.

C'eſt au Roy d'eſtre le premier capitaine, comme le premier Monarque du monde. C'eſt encor au Roy d'eſtre parangonné, ou pluſtoſt preferé à tous les chefs des ſiecles anciens. Que l'Aſie taiſe ſon Hector, la Grece ſon Alexandre, l'Afrique ſon Hannibal, & Rome ſes Scipions, Pompee, & Ceſars. Car il a ſurpaſſé non ſeulement tous les grands des autres natiõs, mais tous les beaux eſcrits qui les ont faits tels, en faiſant mieux qu'ils n'ont ſceu dire. Et neantmoins l'antiquité prodigue leur a conferé ce ſurnom de Grands, en les iugeant par les plus belles parties ſeulement. Car les vertus de la plus-part d'entre eux ont eſté contre-balancees d'vn contre-poids de vices peſtilents au genre humain, qui boüillent aux cœurs martiaux plus qu'aux autres. Mais il n'y a endroit par où on puiſſe prẽdre le noſtre, par lequel on ne le trouue bien plus vaillant, plus humain, & ſur tout plus innocẽt qu'eux, & partãt plus que treſdigne de ce ſurnom de Grand. Auſſi eſt-il deſia tel de faict, qui eſt plus que de l'eſtre de nom, il eſt tel dans les eſprits des hommes, qui eſt plus que de l'eſtre en la bouche: eſtãt deſia par tout reputé plus grand, que ce François que nos peres ont ſurnommé le Grand,

Grand, duquel il ne repreſente pas ſeulement les traits de viſage, mais les humeurs, & encor plus ſes magnanimes eſprits. Tous deux ont eſté aſſaillis par l'Eſpagnol, mais il n'eſtoit pas ſi roide & ſi puiſſant contre François, que contre Henry. Il n'auoit pas vſurpé Portugal, il n'auoit pas butiné tout vn nouueau mõde farci de mines d'or, auec lequel il nous fait plus de guerre couuerte, que d'ouuerte auec ſon fer, qu'il n'oſe appointer contre celuy de noſtre grand Henry. François le Grand n'a defendu que les frontieres: Henry le Grand defend le cœur du Royaume, & toutes les extremitez enſemblément. François le Grand n'a eſté inquieté que des eſtrãgers, tout coniure contre Henry le Grand. François le Grand a fait la guerre à graiſſe d'argent, Henry le Grand la fait quaſi pour neant. François le Grand ayant eſté pris à Pauie, a eſpuiſé & ruiné la France, Henry le Grand prend ſes ennemis priſonniers, & ſi ne les eſpuiſe pas pourtant: Henry le Grand a pris la France ruinee, mais il la tire de ſes ruines courageuſement. François a eſté Grand à ſa fin, Henry l'eſt à ſon cõmencement. Le Grand François careſſoit Pallas la guerriere & la ſçauante, les armes & les lettres eſgale-

Cõparaiſon au grand Roy François.

ment: le Grand Henry les cherira de meſme, lors que le bruit des trompettes ne l'eſſourdira plus, lors qu'il ne l'empeſchera plus d'oüir la douce voix de toutes les Muſes, qui feront reſonner ſon los par tout le monde, comme elles ont fait celuy de de François, le canoniſant de ce renom immortel de Grand. Mais cependant qu'il eſt attentif aux alarmes, le grand Prelat de Bourbon cherit pour luy les bons eſprits, & preſte l'oreille à leurs beaux eſcrits. Comme eſtant le diſciple & le nourriçon, & encor le nourricier & le patron, le protecteur & l'honneur des bonnes lettres: par l'addreſſe deſquelles il luit entre les grãds comme vn croiſſant entre les eſtoiles, ſe rendãt agreable au Roy, & deſirable à tout le peuple. Pource qu'il ſe monſtre autant humble & ſeruiable enuers ſa Majeſté, qu'autre qui ſoit en tout le royaume: & preſque autant liberal enuers les autres que le Roy meſme. Or ſ'eſt-il trouué maints monarques, qui s'eſtans monſtrez treſ-courageux en affaires, & treſ-vertueux en aduerſité, ſe ſont neantmoins oubliez en proſperité. Les vns ſe ſoüillans d'auarice, de rapines, & d'exactions, pour acheuer de deſtruire vn peuple ja deſtruict: les autres de cruautez, & pro-

criptiõs contre les vaincus. De sorte qu'ils ont deffiguré par ces vices toute la beauté de leur regne, qui eust esté tref-resplẽdissante. Mais nous ne pouuons rien craindre de tel du regne du nostre : pource que nous voyons plus à clair qu'au trauers d'vn corps transparẽt, que ses vertus ne sont nullemẽt artificielles, ny simulees, mais pures, simples, & naturelles, principalement sa iustice & clemence, qui sont celles qui peuuent le plus. Il vaudroit bien mieux auoir appris par les exẽples d'autruy, mais nous ne sentons que trop par les nostres, que la iustice est la principale gardienne des royaumes. Car si le Roy defunct, estant en son entier, eust eu le courage de faire iusticier vn Boucher & vn Louchard seulement, ou vne couple de tels autres boutefeux trop conuaincus, la ferocité des autres ne se fust point tant effrenee par leur impunité, que de piquer publiquement le peuple par des harangues sedicieuses, & le faire courir aux armes, qui ont perdu vn million d'ames, & toutes les plus opulentes familles du royaume. La iustice est separee de la misericorde, la misericorde est vne cruauté & lascheté quãd elle est de mauuais exemple, & encore plus quand elle permet de couuer vne se-

Cõparaison de la iustice & de la clemence.

mence d'hostilitez & calamitez contre le public. Il ne faut pas esperer que les hõmes qui sont naturellement turbulents puissent estre changez par douceur. Iamais l'oyseau de proye n'est autre que rauissant, iamais le faucon ne deuient poussin, ni le loup brebis, ny le bois tortu droit, ny la maligne nature bonne. Il ny a que l'incision qui puisse obuier aux scelerez, non plus qu'aux membres gangrenez. Il y a bien plus de seureté à les punir qu'à les craindre. Le pardon mesme leur est odieux, & le souuenir d'auoir merité la mort pire que mille morts. Si qu'ils reputent le pardon iniure, s'efforçans de s'en vanger, & d'embraser tout, à toutes les occasions qui se presentent, sans se soucier de s'embraser eux mesmes. Mais si n'est ce pas le tẽps de remuer trop la iustice quãd elle a besoin de repos: quand la guerre ciuile est formee, & qu'il la faut enseuelir par vne conniuence, voire par vne amnestie, & sincere oubliance de tous les maux passez. C'est bien le manquement de iustice qui pert les estats, mais c'est à la clemence à les recouurer. C'est pourquoy le Roy fait sagement tenir le dessus pour ceste heure à ceste partie, comme bien sçachant que toutes les vertus doiuẽt estre roidies, ou relaschees

par la prudence, selon les occasions, les affaires, & les personnes qui se presentẽt. Car quand les plus deprauez ont tant aduancé, qu'ils ne peuuent plus estre arrachez sans vne conuulsiõ ou laceratiõ de tout le corps, il vaut mieux les espargner, en les reseruant à la diuine vengeance, pour le respect des innocens, que les chastier pour la haine qu'ils ont bien meritee. Dieu mesme fait bien luire son soleil sur les mauuais, leur enuoyant les saisons, les bonnes moissons, & toutes sortes de biẽs à foison, en faueur des bons. Et l'experience appreuue que, comme les arbres eslaguez reiettẽt plus fort que deuãt: aussi la multitude des supplices prouigne plus par desespoir, qu'elle ne retranche par crainte l'audace des hõmes deplorez. Mesme il aduient souuent qu'vn seul acte de vengeance fait beaucoup d'ennemis, irritant les parens & les amis de ceux la mesme qui sont iustement punis, & intimidant les autres. Au contraire la clemence a tant de force occulte, qu'elle rauit tout le monde, & ramollit a plus forte raison les coulpables qui ne sont point du tout endurcis, les ramenant à repentance, à vne meilleure esperance, & à l'amour de tranquillité, comme à vn port desiré naturelle-

ment apres la tempeſte. Ce qui contraint en fin les plus obſtinez, eſtans deſtituez de leurs adherents, de ſe ranger comme eux. Le bon muſicien ne rompt pas les cordes diſcordãtes, ains taſche de les accorder. Le bon medecin ne ſe courrouce pas à la maladie, mais il s'efforce de la guarir. La rebelliõ eſt vne maladie populaire, vne peſte courãte, vne coqueluche cõtagieuſe, vne paſſion eſtrange qui ne hait rien tant que ſa guariſon. C'eſt vne manie qui tue le peuple s'eſtimant eſtre bien ſain : vne frenefie qui le precipite, comme le cheual eſchappé qui cuide eſtre libre: vne gehenne inuiſible qui le torture: vne furie qui le bourrelle par ſoy-meſme, laquelle ne peut eſtre chaſſee que par vne douce harmonie, vne douce medecine, & le medecin encor plus doux, & tout tel que le noſtre. Si ne faut-il pas pourtant reputer toute la France furieuſe, pour la rage de quelques vns. La ville de Paris meſme qu'on accuſe le plus, ainſi que ſi elle eſtoit auctrice de la rebellion, ne manqueroit pas de defence, ſi elle eſtoit reduite aux termes de plaider ſa cauſe. Car on ne peut improperer à toute vne ville en general, que ce qui a eſté perpetré par les Preuoſt des marchants & Eſcheuins, ou par les magiſtrats,

Remonſtrãces pour la ville de Paris.

ou tout au pis par la plus grande partie des citoyens deuëmẽt aſſemblez. Encor ne faut il pas compter la plus grande partie ſelon le nombre des teſtes, mais ſelon le poix, les dignitez, qualitez, facultez, & intereſts des perſonnes. Or ne ſont-ce pas les vrais eſcheuins, ny les legitimes magiſtrats qui ſe ſont mutinez: mais bien qui ont eſté partie empriſonnez par des voleurs, & partie chaſſez par les ſeditieux. Seditieux qui n'ont point eſté inſtalez par des aſſemblees generales de ceux qui y auoiẽt le plus d'intereſt: mais par des tumultes, & des crieries particulieres d'vne canaille inſenſee, & ſtimulee par toutes les eſpeces de tyranneaux qui vouloient peſcher en eau trouble. Leſquels ſe ſont ſaiſis auſſi hardiment qu'effrontement des commandemens, auctoritez & reſſorts qui bandoient & deſbandoient tous les nerfs, mouuemens, & functions de ce grand corps: empeſchans par ce moyen les loyaux ſubiets de ſe remuer, les enuironnans d'eſpions, & leur mettans les fers aux pieds, & le couſteau ſur la gorge. Ce qui a mis en telle confuſion la pluſpart des plus courageux citoyens, qu'ils ont eſté contraints, comme en vne grande bataille perdue, de prendre le party de la re-

traitte, pour ne dire la fuite : quittans leurs femmes, enfans, maiſons, & biens, deſeſperans du ſalut public, & cherchãs qui çà qui là le ſien à part ſoy par vn exil volontaire. Car ſur quoy ſe pouuoient-ils plus reſoudre, voyant que le chef meſme auoit donné l'exemple le premier d'abandonner la place? Ce neantmoins il en eſt encor demeuré beaucoup pour tenir ferme dans la ville, les vns pour lõg tẽps, les autres pour touſiours, comme ils ſ'y tiennent encor de preſent. Leſquels ne doiuent point eſtre moins priſez, ny reputez de moindre generoſité, ou moindre ardeur à la liberté Françoiſe, que ceux qui en ſont ſortis. Eſtant aſſez notoire qu'ils n'õt que les corps dãs les murailles, & que leurs eſprits ſont auecque le Roy, leurs ſouhaits & prieres pour luy, l'attẽte de leur deliurãce ſur luy, & ſes fleurs de lys tãt plus profondemẽt engrauees dans leurs cœurs, que moins ils en oſent faire exterieuremẽt le ſemblant. Ce qui fait auſſi qu'ils ont tant plus en horreur la tyrannie, qu'ils la gouſtent de plus pres, & qu'ils ſont plus cruellement gourmandez par elle, & forcez de ſouffrir tãt d'extremes neceſſitez. Leſquelles ne leur doiuent point eſtre imputees à puſillanimité, ains pluſtoſt à conſtance & magna-

magnanimité, pour n'auoir point perdu pour tant de detreſſes le vouloir de bien faire, ny l'eſpoir du ſalut commun, que nous deuons attendre d'eux. Car il faut croire, encore qu'ils ne s'en oſent deceler, ny vanter, qu'ils ont l'ame pleine de courage & de courroux caché, pour eſclorre, à l'aide de ſa Maieſté, leur ſaluation & la noſtre, quand ils en verront l'opportunité, qu'ils eſpient ſans ceſſe, & peuuent mieux prendre à ſon droit poinct eſtans ſur les lieux, que ceux qui s'en ſont eſlongnez. Tant s'en faut qu'il les faille mettre au nombre de mutins, pour auoir eſté bouleuerſez par la meſme mutinerie qui a du tout chaſſé les autres. Toutesfois il eſt treſneceſſaire d'en conſiderer en paſſant les cauſes, pour nous en garentir deſormais, quand les ſemblables accidens ſuruiendront. On dit qu'il y a des iſles qui ne portent point de venin, mais il n'y a prouince, ny ville populeuſe au monde, qui ne porte ſouuentesfois des citoyens veneneux, & touſiours de la racaille facile à ſe'ſmouuoir, & s'enflammer, comme n'eſtant que l'eſcume du peuple. Ce qui a fait eſtimer à pluſieurs, qu'il eſt impoſſible qu'vn Eſtat demeure touſiours tranquille: pour ce que s'il n'a point d'ennemi au dehors, pour eſcu-

Digreſſion aux cauſes des ſeditions.

mer ſes excremens bouillans, il en trouue au dedans. Qui eſt auſſi la cauſe que les ſages en faiſoient touſiours quelque euacuation, tantoſt par colonies, tantoſt par guerres eſtrangeres, preuenans les maladies de leur corps politic, en temps de trop grande multitude, ou d'exceſſiue felicité, qui fait fretiller le peuple engraiſſé: imitans en ce les prouidens medecins qui preſeruent les corps trop replets, par frequentes purgatiõs de ſang corrõpu, & de mauuaiſes humeurs. Car cõme on void la tempeſte s'eſmouuoir ſouuent en la mer, & en l'air, encor que l'vn & l'autre ſoit calme de ſa nature, par les rẽcontres des nuës & des vẽts impetueux: auſſi n'y a-il republique en laquelle il ne ſourde par fois des tourmentes, par les eſmeutes des eſprits remuans, s'ils ne ſont ſongneuſement repurgez. Et neantmoins la cauſe n'en doit pas eſtre imputee aux paiſibles, encor qu'ils ne ſoient pas du tout ſans faute de ſe laiſſer vaincre par les turbulẽts. Mais le mal eſt que le public eſt touſiours aſſailly plus hardiment qu'il n'eſt ſouſtenu, pource qu'on ne trouue touſiours que trop de ces garnemens compoſez de matiere ſedicieuſe, ſi prompts & ſi preſts au remuement, qu'il ne faut qu'vn petit ſignal, vn clin d'œil d'vn

chef desesperé, pour les esbranler à la ruine des choses bien estables, qu'ils abhorrent naturellement. Pource qu'ils sont inquietez desia d'eux-mesmes, & agitez de diuers eslancemens, à sçauoir les vns de la crainte des loix, pour beaucoup de forfaits dont ils se sentent atteints : les autres d'vne fureur d'esprit, qui leur fait esperer de se repaistre de la substance, ou se reparer des honneurs de leurs concitoyens : & les autres pressez d'indigence, ou de debtes & embroüillemens, qui leur donnent plus d'enuie d'estre submergez au naufrage commun de tous, qu'au leur particulier. Ausquels ont peut adiouster la quatrieme espece du simple peuple, lequel estant idiot & credule, se laisse infecter aisément de mauuaises persuasions. Car comme la maladie du corps passe de l'vn à l'autre par contagion, & non pas la santé : aussi fait la maladie d'esprit, & tant plus agilement que plus il est subtil. La sagesse ne se communique point : mais la folie, la temerité, la rage s'esprend comme vn chancre, elle s'attache, s'enflamme, & respād au long & au large de tous costez. Les chansons nouuelles plaisent touſiours au vulgaire, ce n'est que son ordinaire de trouuer beau tout ce qui est nouueau, d'aimer le

change, humer les vaines esperances, & suiure par tout à guise des moutõs, voire se culbuter aux precipices apres ceux qui s'y iettẽt les premiers. De là vient que quãd on laisse prendre pied à ceux qui le transportent, qui le seduisent, qui l'affolent : quand on ne dõne pas seulement de la licence, mais de l'audace aux instigateurs & souffleurs des flammeches sedicieuses, on en void incontinent sortir vn grand embrasement, qui fait vn merueilleux esclandre sur les plus puissans & opulents, comme ayans dauantage à perdre que les autres. Et de faict l'experience a touſiours monstré, qu'il ne s'est iamais presenté faction si monstrueuse, si sauuage, ne si brutale, qu'en prenant seulement vn beau masque du bien public, ou de la religion, elle ne se trouuast plus qu'assez assistee de ces quatre sortes de partizãs, & principalement des trois premieres, qui sont les certaines marques des principaux liguez, ou coniurez de maintenant. Et ce qui donne plus d'accroissement à telles entrepriſes, c'est que les gens de bien & d'apparence, au contraire des autres, se rendent lors tardifs & lents, s'amusans à philosopher sur des maximes aucunement specieuses, mais par trop lasches & mal propres au mal qui

preſſe. Car ils diſent qu'il n'eſt pas licite de violenter la patrie par les armes, non plus que les parens: qu'il ſe faut tenir au repos eſtabli, comme à l'ancre ſacree: que ce neſt pas à eux d'entreprendre, puis qu'ils ne tiẽnent pas le gouuernail: qu'il ne leur eſt ny ſeant, ny ſeur, de ſe heurter à des hommes factieux, & de neant: que ce n'eſt pas à ceux qui ont des biens & des honneurs de ſe hazarder, ains de ſe garder: comme s'ils pouuoient eſtre ſauuez quand tous les autres qui ſont au meſme vaiſſeau qu'eux periſſent. D'où il aduient que ſe cuidans maintenir par trop de grauité, & par des diſputes pleines de vanité, au lieu de faire quelque deuoir de repouſſer la force par la force, ils ſe trouuent en fin ſupplantez par effect, & deconfits par leur tardiueté. Par là ne ſe faut il point eſtonner, que les plus foibles ayent accablé les plus forts, les fols les ſages, les mechans les bons, que trois marauts ayent violé tant de magiſtrats, qu'vn tas de coquins ait ſaccagé les riches, puis qu'ils n'ont point fait du tout de reſiſtance, non plus que s'ils euſſent eſté des ſtatues, ou des hommes perclus, figez, & glacez. En quoy toutesfois ils ne ſont point deſtituez d'apparente deſcharge: pource qu'on tient que la

ſource de toutes les fautes n'eſt emanee que de la cunctation du chef & premier moteur, qui donnoit à preſumer qu'il ne vouloir point faire reſpandre de ſang, ains appaiſer tout plus coyement. Que s'il euſt voulu mettre la coignee à la racine du mal, & deſployer en temps & lieu les moyens conuenables qu'il auoit en main: & premieremẽt la iuſtice, puis ſi la iuſtice euſt eſté trop foible, la force, il n'y a point de doute qu'il n'euſt aiſément eſteint la ſedition, & tous les ſeditieux. C'eſt vne eſtrange miſere en la condition humaine, que la bonté meſme eſt mauuaiſe en temps mauuais, que les remedes ſe tournent en poiſon és eſprits cacochymes, & les reigles de toutes choſes ſe dementent. Alors le vice ſurmonte la vertu, le pire emporte le meilleur, les plus doux ſont ſurpris de leur facilité, les mieux aduiſez de leurs fins conſeils, ainſi que les poiſſons de l'ameçon, & les oiſeaux de glus & lacets. La credulité deçoit auſſi bien les ſçauans que les ignorans, les maiſtres que les apprentifs, les grands que les petits. Parce qu'ils imaginent la nature, les mœurs, & les conceptions des autres ſelon les leurs, ſe perſuadans trop legeremẽt que les promeſſes qu'on leur fait, ſeront valables, la foy

qu'on leur donne, inuiolable, & les sermens sacrez, qui neantmoins sont les traits ordinaires desquels ils sont plus moquez & trõpez. Car quand la malice a vne fois franchy les premieres barrieres de vergongue, & de loyauté, il n'y a plus ne fin ne borne qu'elle n'outrepasse. Toutesfois nous deuons croire qu'il y a encor eu de la fatalité ou force diuine meslee parmi nos mal-heurs, pour nous chastier plus rigoureusement de nos insolences, superfluitez, voluptez, tromperies, impietez, & mille & mille autres sortes de pechez. Tellement qu'il ne se faut point esbahir, si l'humaine prudence a esté si facilement surmõtee par la diuine toute-puissance, Les influences des astres, les cometes de l'air, les tremblemens de la terre, les desbordemẽs des eaux, qui ont precedé, nous en ont assez dõné de presages, si nous les eussions peu apprehender, pour nous amender & garder. Mais l'hõme ne peut preuoir ses maux à-venir, ny s'en destourner tant soit peu quãd ils sont venus: ains plustost il arriue, qu'en voulant fuyr son destin, il se precipite dedãs de plus en plus par son imprudence. Laquelle se doit plustost appeller desastre & calamité, ou naturelle imbecilité, tres-digne de toute compassiõ, que

du nom de crime, pource qu'il ne peut estre sans maligne election, & mauuaise volonté. Ces considerations, & plusieurs autres que la portee de ce discours ne nous permet pas de deduire en ce lieu, pourroyēt bien trouuer excuse pour la ville de Paris, & les autres, enuers des iuges enclins à l'humanité. Mais nous ne parlons pas maintenant à vous, SIRE, comme à nostre iuge, ains comme à nostre pere. Nous ne nous voulōs pas fier en nostre iustice, qui se pourroit trouuer douteuse, ains en vostre clemence, à laquelle nous retournōs & recourons, comme à vn asyle sacré, & tref-asseuré pour ceux qui s'y veulēt rendre. Car elle est ouuerte à tous, elle se presente d'elle-mesme, tant aux particuliers, qu'aux villes qui se repentent: elle est mesme encor preste d'embrasser ceux qui ont persisté en leur opiniastreté, pourueu qu'ils s'en veulent en fin desister, qu'ils n'abusent plus de sa patiēce, & qu'ils se gardent de la conuertir en vne iuste indignation. Si que comme on dit qu'vn Roy des Spartains racla iadis vn iour desastré de leur calendrier, pour effacer tout d'vn coup vn crime capital de toute son armee: aussi pouuons-nous dire que le nostre abolit d'vn seul trait toutes les fautes de

Retour à la clemence du Roy.

tes de ſon peuple. Mais ceſte abolition eſt de tant plus glorieuſe, qu'elle n'eſt point affectee à quelque petit nombre, comme d'vne troupe d'vn petit canton de la Grece : ains à vne multitude eſparſe & plus innumerable que les flots de la mer, & le ſablon des riuieres, ou que l'herbe des prez, & les eſtoiles des cieux. Multitude qui ſ'eſt monſtree autãt outrageuſe & temeraire enuers le Roy defunct, & ſon ſucceſſeur, qu'il ſe monſtre maintenãt benin & debonnaire enuers elle. Car elle a fait comme les abeilles courroucees, qui ſont ſi coleres, que de ficher l'aiguillon en la playe qu'elles atteignent. Mais comme leur Roy ne porte point d'aiguillon, auſſi le noſtre ne porte-il point de vengence, point d'aigreur, point de fiel : ne croyant pas ſeulement, tant il a le cœur magnanime, qu'on le puiſſe offenſer, ny conſequemmẽt qu'on l'ait offenſé, pour ſ'y eſtre efforcé. Tout ainſi donc qu'aux grans corps du monde il n'y a que les elemẽs qui ſoiẽt ſujets à tonner, eſclairer, tempeſter, les voûtes celeſtes en eſtans exemptes : ainſi ceux qui ſont le bas element du corps de ceſt eſtat, ſe ſont-ils laiſſez facilement emporter aux impetuoſitez & fureurs qui ont ondoyé dans leurs cœurs. Mais quãt au Roy, comme il repreſente le Ciel tres-haut, tres-luiſant,

tres-ſerain : auſſi ſe rend-il quaſi diuin, quoy que ce ſoit plus proche de Dieu que des hõmes, en ſe monſtrant impaſſible, & inſenſible de leurs atteintes, en les ſupportant, & ſe recognoiſſant eſtabli ſur eux pour les ſauuer, & non pour les perdre. Comme de faict, il faut croire que ce pouuoir de ſauuer eſt vn fleuron ou rayon de la Diuinité, laquelle ne darde pas ſon foudre ſur les humains à toutes les fois qu'ils bronchent deuant elle. Ce qui fait au contraire que le Prince trop rigoureux à ſes ſujets, ne les peut beaucoup exceller, pource qu'il ſe rend egal à ceux auſquels il ſ'attache en ſon courroux. Et pourra bien luy-meſme cognoiſtre que ce ne luy eſt pas grand honneur de ſe faire redouter, au lieu de ſe faire aimer, ſ'il veut prendre garde que les beſtes, non ſeulement fortes & courageuſes, mais foibles & craintiues, ſe font auſſi bien craindre par leur mauuais venin. Vn petit Roy a dit autresfois vn propos treſ-notable, pour bien marquer l'excellence des grands Rois, & digne d'eſtre eſcrit en lettres d'or, nõ en leurs cabinets, ains au profond de leurs poitrines, Que le grãd ſeigneur de toute l'Aſie n'eſtoit pas plus grand que luy, ſ'il n'eſtoit plus iuſte & plus clemẽt. Pour monſtrer que ces vertus fondamentales de Clemence &

Iuſtice, doiuent eſtre propoſees aux Rois ſur toutes les autres, comme la pierre de touche de leur grandeur: pource qu'elles leur ſont plus rares, ſoit que leur licence infinie les en peut diſpenſer, ſoit qu'on ne leur oſe librement rien remonſtrer. Que reſte-il donc, SIRE, à l'accompliſſement de tant de perfections, que d'y adiouſter pour couronnemẽt & pour tymbre, les diuines armes de voſtre pieté? Pieté qui dément bien clairement les impudens & impies qui l'oſent calomnier, & qui monſtre à ceux meſmes qui penſent eſtre bien religieux, qu'ils n'en ont que l'ombre, & le nom, pource qu'ils n'exercent la religion qu'en diſputes & vaines opinions. Mais vous l'auez remiſe en action, donnant vn rare exẽple à noſtre ſiecle de la vraye deuotion, au moins aux gens qui font profeſſion de guerre. Car qui eſt le chef d'armee, le colonel, le capitaine, le ſoldat, qui prie tant Dieu que vous, & qui ne ſoit excité par vous à l'inuoquer, meſme à l'inſtant qu'il faut venir aux mains? Qui eſt auſſi celuy qui a peu percer les cieux de ſes plaintes comme vous, & fait, par maniere de dire, deſcẽdre Dieu cy bas, pour debattre auec luy ſa querelle en tant de rencontres? Ce qui vous doit tant plus enflãmer d'accõplir au pluſtoſt voſtre ſainte intention

Sa pieté.

de vous ranger à l'Egliſe & bergerie de nos peres, à fin que comme nous n'auons qu'vn Dieu & qu'vn Roy, vous n'ayez auſſi plus qu'vne ſorte de Catholiques, & que vous voyiez la diuiſion exterminee entierement entre vos ſujets. A quoy vous ne pouuez paruenir que par voſtre conuerſion, laquelle il vaut bien mieux auancer preſentement, que la remettre encor à vn autre temps: pource qu'on ſ'aſſeurera bien plus de ce qu'on en aura veu, qùe de ce qu'on en pourroit attendre. Sa Saincteté meſme vous tendra treſuolontiers les bras en ce cas, vous recognoiſſant le fils aiſné de l'Egliſe, à fin de replanter par voſtre moyen l'vnité en la Chreſtienté diuiſee: n'y eſpargnant point vn Concile vniuerſel, pource qu'elle ſçait aſſez que c'eſt le plus propre remede qui ſ'y puiſſe appliquer. Car c'eſt ſimplicité de dire, qu'il y a ja trop de Conciles, & qu'il ne les faut plus reïterer. D'autant que quand la maladie retourne, tout homme bien ſenſé peut aiſément iuger qu'il faut renouueler le ſecours. De ſorte que ceux qui crient, que ce ſeroit mettre la religion en hazard ou compromis, que de l'engager à vn Concile, ſe monſtrent manifeſtement ſchiſmatiques & partiaux. Pource que tout au contraire, c'eſt la plus belle occaſion qui ſe

puisse presenter, de la faire esclairer dauantage, & respandre sa lumiere par toute la terre. Autremẽt ce seroit au besoin cacher la chandelle sous le muid, & chercher les tenebres au lieu de la clarté : ce seroit douter de la force du glaiue spirituel, auquel les enfers mesmes ne sçauroient resister : ce seroit se deffier de la parole celeste, qui promet que la vraye religion sera tousiours victorieuse iusques à la consommation des siecles, & que le ciel & la terre passeront deuant qu'il s'en perde vn iota. Que si Dieu daigne assister aux Iuges seculiers, n'assistera-il pas aux Iuges ecclesiastiques? S'il veut presider à la moindre assemblee des siens, refusera-il de presider à la plus grande? Se pourroit-il faire que le chef ne vouluſt point recueillir ses membres espars, que Dieu n'aimast point son Eglise, le pasteur son troupeau, le pere ses enfans? D'ailleurs on peut voir à l'œil que les peuples qui se sont desmembrez, sont lassez de leurs confusions & pluralité de sectes, & qu'ils ne cherchent rien plus que de se reünir doucement : c'est à dire, d'estre instruits & r'appellez de leur esgarement, par l'authorité des Peres & des Docteurs legitimement assemblez, qui est la plus authentique instruction, qui puisse estre en ce monde. Si que comme

on dit, que le medecin qui vient à la fin de la maladie, eſt heureux, n'y ayant quaſi plus de peine à la guarir: auſſi n'y a-il plus gueres de difficulté à reſtituer la ſanté Chreſtienne à tant de millions d'ames qui en ſont affamees, & qui ſemblent deſia d'elles meſmes reuenir à conualeſcence. Et pour monſtrer combien ce retour eſt facile, n'adorons-nous pas tous vn meſme Dieu, & vne Trinité en trois perſonnes, inuoquans vn meſme Sauueur qui nous a tous rachetez, nous renommans tous Chreſtiens, & deteſtans les meſcreans qui le deſauoüent? N'auons-nous pas tous vne meſme foy, vn meſme ſymbole, vne meſme creance? N'auons-nous pas conſequemment vne meſme loy, & vne meſme doctrine contenue au vieil & nouueau Teſtament, & beaucoup de Docteurs anciens que nous receuons vnanimement? R'appellons l'Eſprit de ſimplicité, d'humilité, de concorde, apprenons à aimer Dieu, & noſtre prochain comme nous-meſmes, r'apprenons la charité, qui eſt toute la ſubſtance de la religion, & nous r'entrerons aiſément en la voye de ſalut. Laiſſons les eſprits ambicieux & contentieux qui ſe veulent monſtrer trop entendus d'vn & d'autre coſté, en gloſant, & perçant trop auant dans les myſteres qui

n'appartiennent qu'à la cognoissance de Dieu seul, & que toute l'Eglise primitiue n'auoit osé sonder, ny entamer. Qui cherche la discorde, la trouue par tout, elle nous suit, elle nous poursuit, elle nous tient, elle est dedans nous-mesmes: pource que nous n'auons rien plus naturel que la diuersité & multiplicité des opinions, & des raisons, autant & plus que des faces, des voix, & des gousts dissemblables. C'est par tout que regnent les abus, n'y ayant rien sous le concaue de la Lune, ny aux cerueaux des hommes, qui en soit exempt: pource que toutes choses sont en mouuement assiduel, & n'arrestent iamais à la parfaite mediocrité, qui est assise sur vn point glissant, ains passent à la superfluité, ou panchent à la defectuosité. C'est aussi pourquoy nous ne deuons pas esperer que la religion puisse estre iamais icy reuestue de sa diuine pureté, estant sujette aux taches des superstitions, que le temps & les passions indiscretes y accueillent. Qui est la cause pour laquelle il auoit esté si sagement ordonné par les Peres d'y remedier par des Conciles generaux de dix ans en dix ans, & par les nationaux tous les ans, pour esbrancher les nouuelles erreurs. C'est aussi le principal effect que vous deuez pourchasser,

pour surpasser tous vos autres admirables exploits, & faire vostre souuerain chef-d'œuure, en procurant le salut & la paix à tous les Chrestiens. Car il ne faut point s'attendre d'y rien gaigner par la force, pource que les armes ne font qu'irriter les armes, renuerser les consciences, produire des sacrileges execrables, & des abominables impietez. Il n'y a que vous, SIRE, qui puisse estancher tous ces maux en toute l'Europe, en vous reduisant à la Catholicité Apostolique, & Romaine, & conuiant tous ceux qui se marquent des enseignes de Iesus-Christ à vostre exemple, pour vous rendre leur chef contre les Infideles, qui ont trop longuement triomphé de nos implacables partialitez. C'est là le plus grand bien que tout le monde espere en fin de vostre diuine grandeur, que vous deuez desirer sur tout autre honneur, & que nous supplions de tout nostre cœur la Bonté celeste, qui vous a comblé de tant de faueurs, de vous octroyer bien tost: en multipliant vos couronnes en ce monde, & vous appareillant, apres vos ans glorieusement accomplis, vn thrône eminent en l'autre entre les plus heureux esprits, qui iouïssent là haut des eternelles royautez.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE